

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

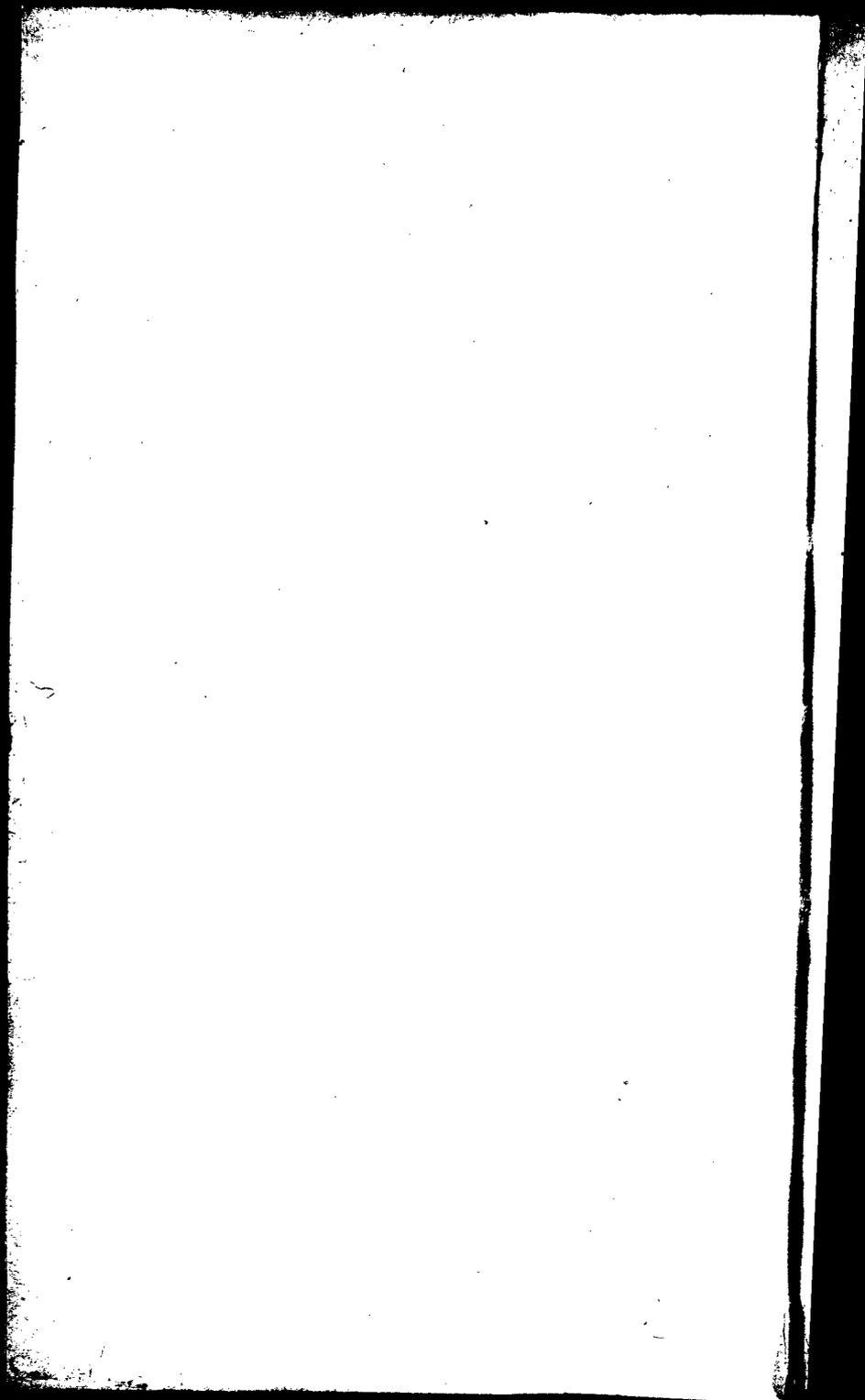
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



MANUSCRIT

VENU DE

2015

S^T. H E L E N E,

D'une manière inconnue que l'on suppose

être l'ouvrage de

B O N A P A R T E.

Tiré des Papiers Anglais.



QUEBEC.

IMPRIME A L'IMPRIMERIE CANADIENNE,

PAR

LAURENT BEDARD,

N^O 3. RUE ST. JEAN.

1819

Civil et Militaire de Napoléon. Comme les limites de notre papier ne nous permettent pas de pouvoir faire une longue critique, nous donnerons en passant quelques uns des passages les plus frappans.—Nous commencerons par la préface, qui est aussi profonde qu'elle est courte.

“ Je n'écrirai pas de Commentaires, ” dit l'auteur (Napoléon) ou quelque'un qui écrit en son nom.—

“ L'univers a été témoin de mon règne, et je n'ai pas envie d'alimenter la curiosité publique. Mais je vais venir succinctement aux principaux événemens de ma vie pour deux raisons. Je ne me soucie nullement du tems présent, mais je veux paroître tel que je suis aux yeux de mon fils, et de la posterité.

Tels sont les motifs qui me portent à écrire, je suis obligé d'avoir recours à des moyens indirects pour rendre mes écrits publics. Si je les envoyais aux Ministres Anglais, ils resteraient ensevelis & jamais dans leurs offices.

L'ouvrage commence par un récit de sa première jeunesse de son éducation &c. il parle de tous ces sujets séparément, et à la fin de chacun, il y a une sentence. Quelques unes de ces sentences, quoique d'un style serré sont très frappantes, d'autres très ingénieuses et toutes caractéristiques. Nous allons en rapporter quelques unes.

Je réussis dans tout ce que j'entrepris, parce que j'étois résolu d'y réussir. Ma volonté étoit forte, je visois au point, et je me précipitois aussitôt, j'emportoïis toutes les difficultés à l'assaut, et comme il s'en trouvoit peu qui soient insurmontables, elles disparaissent en ma présence. Le secret dont je me suis servi pour réussir dans mes entreprises, c'étoit de ne jamais hésiter.

Mon courage, ou plu-tôt le courage lui-même, c'est la volonté dans une résolution vigoureuse et décidée. Mais cette volonté, la faculté de vouloir ainsi, ne dépend pas du choix; c'est un don de la nature; c'est la fermeté.—“ La volonté dépend, au reste de la trempe de l'individu; ” il n'appartient pas à chacun d'être maître chez lui.”

Je n'ai retiré aucun avantage de mes études, que de celle des Mathématiques. J'ai beaucoup lu parce que je voulois m'ignorer aucune des connoissances qu'avoient ceux qui m'entouroient. Mais tous ces arguments longs et méthodiques des autres qui ont écrit sur la morale, sur la loi, et sur l'histoire, sembloient trop s'éloigner du but; j'ai vu un peu de tems qu'il étoit leur objet. Je me suis appliqué dès ma jeunesse à me former des idées distinctes, c'est à dire un tableau entier de chaque sujet dans mon esprit; pour lors, je me fermoïis les yeux et les oreilles, et je les examinois en silence, et dans la retraite. C'est le secret de mes grandes idées qui n'étoient dans le fond que des idées simples.

Je me trouvais la première fois (j'étois pour lors Lieutenant) engagé dans une petite action contre les habitans de Geneve. Mon sang froid naturel, et l'habitude constante que j'avois de regarder attentivement à ce qui se presentoit devant moi, me rendirent soldat, et je commence à dater la célébrité de ma vie militaire de ce moment. Je m'aperçus que les ennemis de part et d'autre, ne faisoient feu que face à face ; et que cette maniere de combattre ne pouvoit donner aucun avantage décisif à aucun des deux partis qui se combattoient que pour remplir leur devoir. J'aperçus une hauteur à quelque distance ; je m'aperçus aussi que cette hauteur étoit derrière le ennemi, et que si je tombois sur eux de ce côté là, je serois décider la victoire en notre faveur. Je m'y transportai avec un petit détachement, je fis le mouvement, et je remportai la victoire. Je fus élève au rang de Capitaine en conséquence. Je cite cette affaire parce que c'est cette fois là que j'appris le grand art de remporter des victoires ; cet art consiste à être actif et à regarder au but, et tandis que les autres sont employés à examiner les moindres détails, à faire quelques mouvements décisifs que la fortune peut permettre : je n'exige de mes soldats d'autre chose si non qu'ils se tiennent fermes au front, jusqu'à ce que la fortune me paroisse favorable ce qui me donne occasion de jouer mon rôle.

Telles furent mes premières connoissances qui ont été et qui sont encore les connoissances d'un bon general. Pour lors je devins attaché à ma profession des armes : et je fis des recherches dans tous les livres qui étoient à ma portée, afin d'appliquer les connoissances que j'y puisois, à mon système particulier, et à tout ce qui m'entourait. C'est ainsi que je me suis formé une théorie particulière de faire la guerre, et l'Europe a vu ce que c'étoit.

Ensuite il commence à parler de la part qu'il eut au siège de Toulon ; ce fut là qu'il fut introduit à Barras, et qu'il commença à en être protégé. Barras avoit du pouvoir, et Bonaparte manquoit d'un patron. D'une chance Bonaparte en eut une autre, il devint general. Dans l'affaire des sections, il croyait n'avoir fait simplement que son devoir. Il fut appelé ailleurs pour disperser les insurgens contre le Gouvernement d'alors. Il obéit, et fit disperser la populace. Ce service fut regardé comme un action de grande importance, pour lors il fut fait Chef de Division.

Ce récit continue à parler des differens emplois de Bonaparte, de son appointment comme general en chef de l'armée d'Egypte, de sa campagne d'Egypte. Ce récit donne lieu à beaucoup de réflexions, et fournit des matières très importantes pour l'histoire future. Nous recommandons fortement cet écrit à la sérieuse consideration de nos lecteurs, et nous regrettons de ne pouvoir pas donner de plus longs détails d'un ouvrage qui devoit être bien connu.

Le vœu public venait de me donner la première place de l'état. La résistance qu'on m'avoit opposée ne m'inquiétait pas, parce

front qu'une armée victorieuse, les Autrichiens reçurent la loi. Mélas impiora une capitulation; elle fut inouïe dans les fastes de la guerre; l'Italie entière me fut restituée, et l'armée vaincue vint déposer ses armes aux pieds de nos conscrits.

Ce jour a été le plus beau de ma vie; car il a été un des plus beaux pour la France. Tout étoit change pour elle; elle alloit jour d'une paix qu'elle avoit conquise; elle s'endormoit comme un lion; elle alloit être heureuse, parcequ'elle étoit grande.

Les factions sembloient se taire; tant d'éclat les étouffoit. La Vendée se pacifioit; les jacobins étoient forcés de me remercier de ma victoire, car elle étoit à leur profit. Je n'avois plus de rivaux.

Le danger commun, et l'enthousiasme public avoient allié momentanément les partis. La sécurité les divisa. Par tout où il n'y a pas un centre de pouvoir incontestable, il se trouve des hommes qui espèrent l'attirer à eux. C'est ce qui arriva au mien. Mon autorité n'étoit qu'une magistrature temporaire, elle n'étoit donc pas inébranlable. Les gens qui avoient de la vanité et se croyoient du talent commencerent une campagne contre moi. Ils choisirent le tribunal pour leur place d'armes, La ils se mirent à m'attaquer sous le nom de pouvoir exécutif.

Si j'avois cédé à leurs déclarations, c'en étoit fait de l'état. Il avoit trop d'ennemis pour diviser ses forces, et perdre son temps en paroles. On venoit d'en faire une rude épreuve; mais elle n'avoit pas suffi pour faire faire cette espèce d'hommes, qui préfèrent les intérêts de leur vanité à ceux de leur patrie. Ils s'amuserent pour leur popularité, à refuser les impôts, à décrier le gouvernement, à entraver sa marche, ainsi que le recrutement des troupes.

Avec ces manières la nous aurions été en quinze jours la proie de l'ennemi.—Nous n'étions pas encore de force à le hasarder. Mon pouvoir étoit trop neuf pour être invulnérable; le consulat alloit finir comme le directoire, si je n'avois pas détruit cet opposition par un coup d'état. Je renvoyai les tribuns factieux. On appela cela éliminer; le mot fit fortune.

Ce petit événement qu'on a sûrement oublié aujourd'hui, changea la constitution de la France, parcequ'il me fit rompre avec la république; car il n'y en avoit plus, du moment que la représentation nationale n'étoit plus sacrée.

Ce changement étoit forcé dans la situation où je trouvois la France vis-à-vis de l'Europe et d'elle même. La révolution avoit des ennemis trop acharnés au dedans et au dehors, pour qu'elle ne fut pas forcée d'adopter une forme dictatoriale, comme toutes les républiques en danger. Les autorités à contre-poids ne sont bonnes qu'en temps de paix. Il falloit renforcer au contraire celle qu'on m'avoit confiée chaque fois qu'elle avoit cours un danger, afin de prévenir les rechutes.

J'aurais peut-être mieux fait d'obtenir franchement cette dictature, puisqu'on m'accusoit d'y aspirer. Chacun auroit juré de ce qu'on appelloit mon ambition : cela auroit, je crois, valu plus ; car les ministres sont plus gros de loin que de près. Le dictateur auroit eu l'avantage de ne rien présager pour l'avenir ; de laisser les opinions dans leur entier, et d'intimider l'ennemi, en lui montrant la résolution de la France.

Mais je m'apercevois que cette autorité venoit d'elle-même se placer dans mes mains. Je n'avois donc pas besoin de la recevoir officiellement. Elle s'exerçoit de fait et non de droit. Elle suffisoit pour passer la crise et sauver la France et la révolution.

Ma tâche étoit donc de terminer cette révolution, en lui donnant un caractère légal, afin qu'elle put être reconnue et légitimée par le droit public de l'Europe. Toutes les révolutions ont passé par les mêmes combats. La nôtre ne pouvoit pas en être exempte ; mais elle devoit à son tour, prendre son droit de bourgeoisie.

Je savois qu'avant de proposer, il falloit en arrêter les principes, les consolider la législation, et en détruire les excès. Je me crus assez fort pour y réussir, et j'en me trompai pas.

Le principe de la révolution étoit l'extinction des castes, c'est-à-dire l'égalité ; je l'ai respectée. La législation devoit en régler les principes. J'ai fait des lois dans cet esprit. Les excès se montraient dans l'existence des factions. Je n'en ai tenu compte, et elles ont disparu. Ils se montraient dans la destruction du culte ; je l'ai rétabli. Dans l'existence des émigrés, je les ai rappelés. Dans le désordre général de l'administration, je l'ai réglée. Dans la ruine des finances, je les ai restaurées. Dans l'absence d'une autorité capable de contenir la France, je lui ai donné cette autorité en donnant les rênes de l'état.

Peu d'hommes ont fait autant de choses que j'en ai fait alors en aussi peu de temps. L'histoire dira un jour ce qu'étoit la France à mon avènement, et ce qu'elle étoit quand elle a donné la loi à l'Europe.

Je n'ai pas eu besoin d'employer un pouvoir arbitraire pour accomplir ces immenses travaux. On ne m'en auroit peut-être pas refusé l'exercice mais je n'en aurois pas voulu, parceque j'ai toujours détesté l'arbitraire en tout. J'aimais l'ordre et les lois. J'en ai fait beaucoup, je les ai faites sévères et précises, mais justes, parce qu'une loi qui ne connoit point d'exception est toujours juste. Je les ai fait observer rigoureusement, parceque c'est le devoir du Trône, mais je les ai respectées. Elles me survivront : c'est la récompense de mes travaux.

Tout sembloit marcher à souhait. — L'état se recréoit : l'ordre se rétablissoit. Je m'en occupais avec ardeur ; mais je sentois qu'il manquait une chose à tout ce système. — C'étoit du définitif.

Quelque fût mon désir de faire à la révolution un établissement stable, je voyois clairement que je ne pourrois y parvenir qu'après avoir vaincu de grandes résistances : car il y avoit antipathie nécessaire entre les anciens et les nouveaux régimes. Ils formaient deux masses dont les intérêts étoient précisément en sens inverse. Tous les gouvernemens qui subsistoient encoë en vertu de l'ancien droit public, se voyoient exposés par les principes de la révolution, et celle-ci n'avoit de garantie qu'en traitant avec l'ennemi, ou qu'en l'écrasant, s'il refusoit de la reconnoître.

Cette lutte devoit décider en dernier ressort du renouvellement de l'ordre social de l'Europe. J'étois à la tête de la grande faction qui vouloit anéantir le système sur lequel rouloit le monde depuis la chute des Romains. Comme tel, j'étois en butte à la haine de ceux qui avoient intérêt à conserver cette rouille gothique. Un caractère moins entier que le mien auroit pu envoyer pour laisser une partie de cette question à décider au temps.

Mais dès que j'eus vu le fond du cœur de ces deux factions; dès que j'eus vu qu'elles partageoient le monde, comme au temps de la formation; je compris que tout pacte étoit impossible entre elles; parceque leurs intérêts se froissoient trop. Je compris que plus on abrégeroit la crise, mieux les peuples s'en trouveroient. Il falloit avoir pour nous la moitié plus un de l'Europe, afin que la balance penchât de notre côté. Je ne pouvois disposer de ce poids qu'en vertu de la loi du plus fort, parceque c'est la seule qui a cours entre les peuples. Il falloit donc que je fusse le plus fort de toute nécessité; car je n'étois pas seulement chargé de gouverner la France mais de lui soumettre le monde; sans quoi le monde l'auroit anéantie.

Je n'ai jamais eu de choix dans les partis que j'ai pris; ils ont tous jours été commandés par les événemens; parceque le danger étoit toujours éminent, et le 31 Mars a prouvé à quel point il étoit à redouter, et s'il étoit facile de faire vivre en paix les vieux et les nouveaux régimes.

Il m'étoit donc aisé de prévoir que tant qu'il y auroit parité de forces entre ces deux systèmes, il y auroit entre eux guerre ouverte ou secrète. Les paix qu'ils signeroient ne pourroient être que des haïtes pour respirer. Il falloit donc que la France, comme le chef lieu de la révolution se tint en mesure de résister à la tempête. Il falloit donc qu'il y eût unité dans le gouvernement, pour qu'il put être fort; union dans la nation pour que tous ses moyens tendissent au même but; et confiance dans le peuple, pour qu'il consentit aux sacrifices nécessaires pour assurer sa conquête.

Or tout étoit précaire dans le système du consulat, parce qu'il n'étoit pas à sa véritable place. Il y existoit une république de nom; une souveraineté de fait une représentation nationale faible; un pouvoir exécutif fort; des autorités soumises; et une armée prépondérante.

Rien ne marche dans un système politique où le mots jurent avec les choses. Le gouvernement se décrie par les mensonges perpétuels dont il fait usage. Il tombe dans le mépris qu'inspire tout ce qui est faux et faïble. On ne peut plus d'ailleurs ruser en politique ; les peuples en savent trop long ; les gazettes en disent trop.

Il n'y a plus qu'en secret pour mener le monde ; c'est d'être fort : parce qu'il n'y dans la force ni exteur, ni illusion : c'est le vrai mis à nu.

Je sentois la faiblesse de ma position—le ridicule de mon consulat. Il falloit établir quelque chose de solide, pour servir de point d'appui à la révolution. Je fus nommé consul à vie. C'étoit une souveraineté viagère ; insuffisante en elle-même, puisqu'elle plaçoit une date dans l'avenir ; et que rien ne gâte la confiance comme la prévoyance d'un changement. Mais elle étoit passable pour le moment où elle fut établie.

Dans l'intervalle que m'avoit laissé la trêve d'Amiens j'avois hasardé une expédition imprudente, qu'on m'a reprochée et avec raison ; elle ne valoit rien en soi.

J'avois essayé de reprendre Saint Domingue. J'avois de bons motifs pour le tenter. Les alliés haïssoient trop la France pour qu'elle dût rester dans l'inaction pendant la paix. Il falloit donner une pâture à la curiosité des oisifs. Il falloit tenir constamment l'armée en mouvement pour l'empêcher de s'engourdir. Enfin il étoit bien d'essayer les marins.

Du reste l'expédition a été mal conduite. Par-tout où je n'ai pas été, les choses ont été mal. Cela revenoit d'ailleurs assez au même. Car il étoit facile de voir que le ministre Anglois alloit rompre la trêve ; et si nous avions reconquis Saint Domingue, ce n'auroit été que pour eux.

Chaque jour augmentoit ma sécurité lorsque l'événement du 3 Nivôse m'apprit que j'étais sur un volcan. Cette conspiration fut imprévue ; c'est la seule que la police n'ait pas déjouée d'avance. Elle n'avoit pas de confident ; c'est pour quoi elle réussit.

J'échappai par un miracle. L'intérêt qu'on me témoigna me récompensa amplement. On avoit mal choisi le moment pour conspirer. Rien n'étoit prêt en France pour les Bourbons.

On chercha les coupables. Je l'ai dit avec vérité ; je n'en accusais que les Brutus du coin. En fait de crimes, on étoit toujours disposé à leur en faire honneur. Je fus très-étouffé lorsque le maître des-enquêtes vint à prouver que j'étois aux royalistes que le gens de la rue Saint-Nicolas avoient l'obligation d'être saisis par lui.

Je croyois les royalistes d'honnêtes gens, parce qu'ils nous accusent de ne pas l'être. Je les croyois sur-tout incapables de la ré-

de la scélératesse que suppose un tel projet : au reste, il n'appartenait qu'à un petit nombre de voleurs de diligences ; cette pece qui étoit prônée dans ce parti.

Les royalistes, tout-à-fait oubliés depuis la pacification de la Vendée ; reparoissaient ainsi sur l'horison politique. C'étoit une conséquence naturelle de l'accroissement de mon autorité. Je refusois la royauté. C'étoit chasser sur leurs terres.

Ils ne se doutoient pas que ma monarchie n'avoit point de rapport à la leur. La mienne étoit toute dans les faits ; la leur dans les droits. La leur n'étoit fondée que sur les habitudes ; la mienne s'en passoit ; elle marchoit en ligue avec le génie du siècle. La leur tirait à la corde pour le retenir.

Les républicains s'effrayaient de la hauteur où me portaient les circonstances : ils se désaient de l'usage que j'allais faire de ce pouvoir. Ils s'effrayaient que je ne remontasse une vieille royauté à l'aide de mon armée. Les royalistes fomentaient ce bruit, et se plaisaient à me présenter comme un singe des monarques, d'autres royalistes plus adroits, repandaient sourdement que je m'étais enthousiasmé du rôle de Monck, et que je ne prenais la peine de résister à leurs pouvoirs que pour en faire hommage aux Bourbons lorsqu'il seroit tems de leur être offert.

Ils accrédoient le parti royaliste et me décrioient dans le peuple et dans l'armée ; car ils commençoient à douter de mon attachement à leur cause. Je ne pouvais pas laisser courir une telle opinion parce qu'elle tendait à nous détruire. Il falloit à tout prix détromper la France, les royalistes et l'Europe, afin qu'ils sussent à quoi s'en tenir avec moi. Une persécution de détails contre des propos, ne produit jamais qu'un mauvais effet, parcequ'elle n'attaque jamais le mal à sa racine. D'ailleurs ce moyen est devenu impossible, dans ce siècle de sollicitation, où l'exile d'une femme remua toute la France.

Il s'offrit, malheureusement à moi dans ce moment décisif, un de ces coups du hasard qui détruisent les meilleures résolutions. La police découvrit de petites menées royalistes, dont le foyer étoit au-delà du Rhin. Une tête auguste s'y trouvoit impliquée. Toutes les circonstances de cet événement cadraient d'une mort. Le délit de ce malheureux prince se bornoit à de misérables intrigues avec quelques vieilles baronnes de Strasbourg. Il jouait son jeu ; ses intrigues étoient surveillées ; elles ne menaçaient ni la sûreté de la France ni la mienne. Il a péri victime de la politique, et d'un concours mou de circonstances.

Sa mort n'étoit pas une faute, car toutes les conséquences que j'avois prévues, sont arrivées.

La guerre avait recommencé, avec l'Angleterre, parce qu'il ne lui est plus possible de rester long-temps en paix. Le territoire de

l'Angleterre est devenue trop petite pour sa population, il lui faut pour vivre le monopole des quatre parties du monde; la guerre procure seule ce monopole aux Anglais, parce qu'elle lui vaut le droit de détruire sur mer. C'est sa sauve-garde.

Cette guerre était paresseuse, faute de terrain pour se battre; l'Angleterre était obligée d'en louer sur le continent; mais il falloit donner le temps à la moisson de croître. L'Autriche avait reçu de si grandes leçons, que ses ministres n'osaient proposer la guerre de sitôt, quel'envie qu'ils eussent de gagner leur argent. La Prusse s'engraissait de sa neutralité; la Russie avait fait en Suisse une fatale expérience de la guerre. L'Italie et l'Espagne étaient entrées, à peu de chose près, dans mon système; le continent faisoit halte.

Faute de mieux, je mis en avant un projet de descente en Angleterre. Je n'ai jamais pensé à le réaliser, car il aurait échoué, non que le matériel du débarquement ne fût possible, mais la retraite ne l'étoit pas. Il n'y a pas un Anglais qui ne se fût armé pour sauver l'honneur de son pays, et l'armée Française, laissée sans secours à leur merci, aurait fini par périr ou capituler. J'avais pu faire cet essai en Egypte, mais à Londres, c'était jouer trop gros jeu.— Comme la menace ne me coûtait rien, puisque je ne savais que faire de mes troupes, il valait autant les tenir en garnison sur les côtes qu'ailleurs; ce seul appareil oblige l'Angleterre à se mettre sur un pied de défense ruineux; c'était autant de gagné.

En revanche, on organisa une conspiration contre moi. Je peux faire honneur de celle-ci aux princes émigrés, car elle était vraiment royale. On avait mis en mouvement une armée de conspirateurs; aussi nous en fumes informés dans le vingt-quatre tant les confidences alloient bon train.

Comme je voulais cependant faire punir des hommes qui ne cherchaient qu'à renverser l'état (ce qui est contre les lois divines et humaines) je fus obligé d'attendre pour les faire arrêter qu'on eût rassemblé contre eux des preuves irrécusables.

Pichegru étoit à la tête de cette machination; cet homme, qui avoit plus de bravoure que de talent avoit voulu jouer le rôle de Monck; il alloit à sa taille. Ces projets m'inquiétaient peu, parce que je connaissais leur portée, et que l'opinion publique ne les favorisoit pas. Les royalistes m'auraient assassiné qu'ils n'en auroient pas été plus avancés chaque chose à son temps.

J'appris bientôt que Maureau trampoit dans cette affaire. Ceci devenoit plus délicat, parce qu'il avoit une popularité colossale. Il étoit clair qu'on devoit le gagner. Il avoit trop de réputation pour que nous fussions bons voisins. Je ne pouvois être tout et lui rien. Il falloir une manière honnête de nous asperger. Il a

On a beaucoup dit que j'étais jaloux de lui; je l'étais fort peu; mais il l'était beaucoup de moi, et il y avait de quoi. Je l'estimais, parce que c'était un bon militaire. Il avait pour amis tous ceux qui ne m'aimaient pas, c'est-à-dire, beaucoup de gens. Ils en auraient fait un héros s'il avait péri. Je n'en voulais faire que ce qui était : c'est-à-dire, un homme nul. J'ai réussi; l'absence l'a perdu, ses amis l'ont oublié et on n'y a plus songé.

Les autres coupables exigeaient moins de ménagemens. C'étaient tous les vieilles habitudes de conspiration dont il fallait purger pour tout-à-fait la France. Nous y avons réussi, car il n'en a plus reparu des lors.

Je fus accablé de sollicitations, toutes les femmes et les enfans étaient en l'air. On demandait la grâce de tout le monde. J'eus la faiblesse d'envoyer quelques coupables dans des prisons d'état, au lieu d'en faire justice.

Je me reproche même aujourd'hui cette espèce d'indulgence, parce qu'elle n'est dans un souverain, qu'une faiblesse coupable. Il n'y a qu'un seul devoir à remplir vis-à-vis de l'état, celui d'y faire observer les lois. Toute transaction avec le crime devient un crime de la part du trône. Le droit de grâce ne doit jamais s'exercer envers les coupables, il faut le réserver pour les cas malheureux que la conscience absout, quand la loi les condamne.

Pichegru fut trouvé étranglé dans son lit. On ne manqua pas de dire que c'était par mes ordres. Je fus totalement étranger à cet événement. Je ne sais pas même pourquoi j'aurais soustrait ce criminel à son jugement; il ne valait pas mieux que les autres, et j'avais un tribunal pour le juger, des soldats pour le fusiller. Je n'ai jamais rien fait d'inutile dans ma vie.

Mon autorité s'acrut, parce qu'on l'avait menacée. Il n'y avait rien de prêt en France pour une contre-révolution. Elle ne voyait dans les menées des royalistes qu'un moyen de lui apporter l'anarchie et la guerre civile. Elle voulait s'en préserver à tout prix, et se rapprochait de moi, parce que je promettais de l'en garantir. Elle voulait dormir à l'abri de mon épée. Le vœu public (l'histoire ne me démentira pas) m'appela à régner sur la France.

La forme républicaine ne pouvait plus cadrer, parce qu'on ne fait pas des républiques avec de vieilles monarchies. Ce que voulait la France, c'était sa grandeur.—Pour en soutenir l'édifice, il fallait anéantir les factions, consolider l'œuvre de la révolution, et fixer sans retour les limites de l'état. Seul je promettais à la France de remplir ces conditions. La France voulait que je regnasse sur elle.

Je ne pouvais pas devenir roi. C'était un titre usé. Il portait avec lui des idées reçues. Mon titre devait être nouveau comme le

Nature de mon pouvoir. — Je n'étais pas l'héritier des Bourbons. Il fallait être beaucoup plus pour s'asseoir sur leur trône. Je pris le nom d'Empereur parce qu'il était plus grand et moins défini.

Jamais révolution ne fut aussi douce que celle qui renversa cette république pour la quelle on avait répandu tant de sang. C'est qu'on maintenait la chose; le mot seul fut changé. C'est pour quoi les républicains n'ont pas redouté l'empire.

D'ailleurs, les révolutions, qui ne déplacent pas les intérêts sont toujours douces.

La révolution était enfin terminée. Elle devenait inébranlable, sous une dynastie permanente. La république n'avait satisfait que des opinions; l'empire garantissait les intérêts avec les opinions.

Ces intérêts étaient ceux de l'immense majorité, parce qu'avant tout, les institutions de l'empire garantissaient l'égalité. La démocratie y existait de fait et de droit. La liberté seule y avait été restreinte, parcequ'elle ne vaut rien pour les temps de crise. Mais la liberté n'est à l'usage que de la classe éclairée de la nation: l'égalité l'est pour tout le monde. C'est pourquoi mon pouvoir est resté populaire, même dans les revers qui ont écrasé la France.

Mon autorité ne reposait pas, comme dans les vieilles monarchies, sur un échafaudage de castes et de corps intermédiaires, elle était immédiate, et n'avait d'appui que dans elle même, car il n'y avait dans l'empire que la nation et moi. Mais dans cette nation tous étaient également appelés aux fonctions publiques. Le point de départ n'était un obstacle pour personne. Le mouvement ascendant était universel dans l'état. Ce mouvement a fait ma force.

Je n'ai pas inventé ce système; il est sorti des ruines de la Bastille. Il n'est que le résultat de la civilisation et des mœurs que le temps a données à l'Europe. On essayera en vain de le détruire; ils se maintiendra par la force de choses, parceque le fait finit toujours par se placer à lui est la force. Or, la force n'était plus dans la noblesse, depuis qu'elle avait permis au tiers-état de porter les armes, et qu'elle n'avait plus voulu être la seule maîtresse de l'état.

La force n'était plus dans le clergé, depuis que le monde était devenu protestant en devenant raisonneur. La force n'était plus dans les gouvernements, précisément parceque la noblesse et le clergé n'étaient plus en état de remplir leurs fonctions c'est à-dire, d'appuyer le trône. La force n'était plus dans les routines et les préjugés depuis qu'on y avait démontré aux peuples qu'il n'y avait ni routines ni préjugés.

Il y avait dissolution dans le corps social long-temps avant la révolution, parce qu'il n'y avait plus de rapport entre les mots

les choses. La chute des préjugés avait mis à nu la source des pouvoirs. On avait découvert leur faiblesse. Ils sont tombés en effet à la première attaque.

Il fallait donc refaire l'autorité sur un autre plan. Il fallait qu'elle se passât du cortège des habitudes et des préjugés ; il fallait qu'elle se passât de cet aveuglement qu'on appelle la foi. Elle n'avait hérité d'aucuns droits ; il falloit donc qu'elle fut entière dans le fait ; c'est-à-dire dans la force.

Je ne montais pas ainsi sur le trône comme un héritier des anciennes dynasties pour m'y asséoir mollement sous les prestiges des habitudes et des illusions, mais pour affermir les institutions que le peuple voulait, pour mettre les lois en accord avec les mœurs, et pour rendre la France redoutable, afin de maintenir son indépendance.

On ne tarda pas à m'en fournir l'occasion. L'Angleterre étoit fatiguée par les séjours de mes troupes sur les côtes. Elle vouloit s'en débarrasser à tout prix, et chercher la bourse à la main, des alliés sur le continent. Elle devoit en trouver.

Les anciennes dynasties étoient effrayées de me voir sur le trône. Quelques politesses que nous fissions, elle voyaient bien que je n'étais pas un des leurs, car je ne régnais qu'en vertu du système qui détruisait l'autel que le temps leur avait élevé. J'étais à moi seul une révolution. L'empire les menaçait comme la république. Elles le redoutaient d'avantage, parce qu'il étoit plus robuste.

Il étoit donc de leur politique de m'attaquer le plutôt possible ; c'est à dire avant que j'eusse pris toutes mes forces.

Les chances de la lutte qui alloit s'ouvrir, étoient un grand intérêt pour moi. Elles alloient m'apprendre la mesure de la haine qu'on me portait. Elles alloient m'apprendre à distinguer ceux des souverains que la crainte déciderait à s'associer au système de l'empire, d'avec ceux qui périroient plutôt que de transiger avec lui.

Cette lutte devoit amener de nouvelles combinaisons politiques en Europe. Je devois succomber, ou en devenir l'arbitre.

Je venais de réunir le Piémont à la France, parce qu'il falloit que la Lombardie s'appuyât à l'empire. On cria à l'ambition ; on prépara la hée pour le combat. Cette réunion servit de signal.

La bataille devoit être rude. Les Autrichiens rassembloient toutes leurs forces, et les Russes étoient décidés à y joindre les leurs.

Le jeune Alexandre venoit de monter sur le trône. Comme les enfans aiment à faire le contraire de leurs parens, il me déclara la guerre parce que son père avait fait la paix. Car nous n'avions rien eu de commun à déclarer avec les Russes ; leur tour n'étoit pas venu, mais les sages et les courtisans s'étoient décidés ainsi. Us ne croyoient

Une si bonne chose de bon goût, parce que je n'étais pas à la mode dans le beau monde; et ils commençaient, sans le savoir le système auquel la Russie devra sa grandeur.

La coalition n'a jamais ouvert la campagne plus maladroitement. Les Autrichiens pensèrent me surprendre. Cette prétention ne leur réussit pas.

Ils inondèrent la Bavière sans attendre l'arrivée des Russes. Ils s'en vinrent, à marche forcée sur le Rhin. Mes colonnes avaient quitté le camp de Boulogne, et traversaient la France. Nous passâmes le Rhin à Strasbourg. Mon avant garde rencontra les Autrichiens à Ulm et les culbata. Je marchai sur Vienne à leur droite. J'y entrai sans obstacle. Un général Autrichien oublia de couper les ponts du Danube. Je passai la rivière. Je l'aurais passée également, mais j'en arrivai plus vite en Moravie.

Les Russes débouchant seulement, les débris Autrichiens eurent se réfugier sous leurs drapeaux. L'ennemi voulut tenir à Ansterlitz; il fut battu. Les Russes firent leur retraite en bon ordre, et me laissèrent l'empire d'Autriche.

L'Empereur François me demanda une entrevue; je la donnai dans une fossé. Il me demanda la paix, je l'accordai; car qu'aurais-je fait de son pays? Il n'était pas moulé pour la révolution. — Mais pour diminuer ses forces, je demandai Venise pour la Lombardie, et le Tyrol pour la Bavière afin de renforcer au moins mes amis aux dépens de mes ennemis. C'était bien le moins.

Ce n'était pas le moment de disputer, la paix fut signée. Je la fis proposer aux Russes. Alexandre la refusa.

Ce refus était noble, car en acceptant la paix, il acceptait l'humiliation des Autrichiens.

En refusant, il montra de la fermeté dans les revers et de la confiance dans la fortune; ce refus m'apprit que le sort du monde dépendrait de nous deux.

La campagne recommença. Je suivis la retraite des Russes. J'arrivai en Pologne. Un nouveau théâtre s'ouvrait à nos armes. J'allais voir cette vieille terre de l'anarchie et de la liberté, courbée sous un joug étranger; les Polonais attendaient ma venue pour les secourir.

J'ai regretté le parti que je pouvois tirer des Polonais, et c'est la plus grande faute de mon règne. Je savais cependant qu'il était nécessaire de relever ce pays, pour en faire une barrière à la Russie et un contre-poids à l'Autriche; mais les circonstances ne m'ont pas permis de m'occuper à cette époque pour réaliser ce plan.

D'ailleurs les Polonais m'ont paru peu propres à remplir mes vues. C'est une peuple passionné et léger. Tout se fait chez eux par fantasia et rien par système. Leur enthousiasme est violent mais ils ne savent ni le régler ni le perpétuer. Cette nation porte sa ruine dans son caractère.

Peut être qu'en donnant aux Polonais un plan, un système et un point d'appui, ils auraient pu se former avec le temps.

Quoique mon caractère ne m'ait jamais porté à faire les choses à demi, je n'ai cependant fait que cela en Pologne, et je m'en suis mal trouvé. Je m'avancai au cœur de l'hiver vers le pays du nord. Le climat n'inspirait aucune défiance au soldat. Son moral était excellent. J'avais à combattre une armée maîtresse de son terrain et de son climat. Elle m'attendait sur les frontières de la Russie. — J'allai l'y chercher, parcequ'il ne fallait pas laisser languir mes troupes dans de mauvais cantonnemens. Je rencontrai l'ennemi à Eylau ; l'affaire fut meurtrière et indécise.

Si les Russes nous avaient attaqués le lendemain, nous aurions été battus ; mais leur généraux n'ont heureusement pas de ces inspirations. Ils me donnaient le temps des les attaquer à Friedland. La victoire y fut moins douteuse, Alexandre s'était vaillamment dévoué ; il me proposa la paix. Elle était honorable pour les deux nations, car elles s'étaient mesurées avec une égale bravoure. La paix fut signée à Tilsit ; elle le fut de bonne fois ; j'en atteste le Czar lui-même.

Telle fut l'issue des premiers efforts de la coalition contre l'empire que je venais de fonder. Elle éleva la gloire de nos armes, mais elle laissa la question indécise entre l'Europe et moi, car nos ennemis n'avaient été qu'humiliés ; ils n'étaient ni détruits ni changés. Nous nous retrouvions au même point, et, en signant la paix, je prévis de nouvelles guerres.

Elles étaient inévitables, tant que le sort de la guerre n'amènerait pas de nouvelles combinaisons, et tant que l'Angleterre aurait un intérêt personnel à les prolonger.

Il fallait donc profiter du repos passager que je venais de rendre au continent, pour élargir la base de l'Empire, afin de la rendre stable pour les attaquer à la venir. Le trône était héréditaire dans ma famille ; elle commençait ainsi une dynastie nouvelle, que le temps devait consacrer, comme il a légitimé toutes les autres ; car depuis Charlemagne aucune couronne n'avait été donnée avec plus de solennité. Je l'avais reçu du vœu du peuple et de la sanction de l'Eglise : ma famille, appelée à régner, ne devait pas rester mêlée dans les rangs de la société ; e'eut été un contre sens.

J'étais riche en conquêtes. Il fallait lier intimement ces états au système de l'empire, afin d'accroître sa prépondérance. Je n'y

de ces différents liens entre les peuples que ceux des intérêts qu'ils mettent en commun. Il fallait donc établir une entière communauté d'intérêts entre nous et les pays conquis. Il ne s'agissait pour cela que de changer leur ancien ordre social pour leur donner le nôtre, en mettant à la tête de ces institutions des souverains intéressés à les maintenir,

Je remplissais ces conditions en plaçant ma famille sur les trônes vacans,

La Lombardie était le plus essentiel de ces états parcequ'elle devait être continuellement exposée aux regrets de la maison d'Autriche. Je ne voulus pas lui donner le plaisir de mettre un de mes frères sur ce trône, j'étais seul capable de porter la couronne de fer, et je le mis sur ma tête.

Je donnai par là plus de confiance aux Lombards, parceque je fisais ma propre affaire de la leur.

Ce nouvel état prit le nom de royaume d'Italie, parceque ce titre était plus grand, et parlait davantage à l'imagination des Italiens,

Le trône de Naples était vacant. La reine Carolina, après avoir fondé de sang le pavé de Naples, et livré son royaume aux Anglais, en avait été chassée de nouveau. Il falloit un maître à ce malheureux pays, pour le sauver de l'anarchie et des vengeances. Un de mes frères monta sur ce trône,

La Hollande avait perdu depuis long-temps l'énergie qui fait les républiques. Elle n'avait plus la force de jouer ce rôle. Elle en avait donné la preuve lors du débarquement de 99. Je ne devais pas soupçonner qu'elle regrettat la maison d'Orange, à la manière dont elle l'avait traitée. La Hollande semblait donc avoir besoin d'un souverain ; je lui donnai un autre de mes frères.

Le cadet était assez jeune pour attendre ; le quatrième n'aimait pas à régner ; il s'était sauvé pour s'y soustraire,

Il ne resta en république que celles des Suisses. Ils ne valaient pas la peine de changer des lois auxquels ils étaient accoutumés. Mon autorité dans ce pays s'est bornée à les empêcher de s'égorger entre eux. Il ne m'en ont pas témoigné une grande reconnaissance.

En formant ainsi des états alliés de la France, et dépendans de l'empire, je dus en même-temps réunir, à la mère-patrie, d'autres portions de territoire, afin de conserver sa prépondérance sur tout le système.

C'est dans ce but que j'avais réuni le Piémont à la France, et non pas à l'Italie. J'y réunis de même Fènes et Parme. Ces ro-

unions ne valaient rien en elles mêmes, car j'aurais fait de ces peuples de bons Italiens. Ju n'en ai fait que de médiocres Français. Mais l'empire se composait non seulement de la France, mais des états de la famille et des allies étrangers. Il était essentiel de conserver la proportion entre ces trois élémens. Chaque alliance emportait avec elle une nouvelle reunion. Le public crut à l'amalgame. Mon ambition n'a jamais consisté à posséder quelques belles carres de plus ou de moins, mais à faire triompher ma cause.

Or cette cause ne consistait pas seulement dans le poids que chaque partie pouvait mettre dans la balance, et les lieues carrées présent dans le bassin, parceque le monde ne se compose que de cela.

J'augmentai ainsi la masse des forces que je faisois mouvoir. Il ne fallait ni talent, ni adresse pour operer ces changemens. Il suffisait d'un acte de ma volonté. Car ces pays étaient trop petits pour en avoir une en ma puissance. Ils dépendaient du mouvement imprimé à l'ensemble du système imperial. Le point de départ de ce système était en France. Il fallait donc consolider mon ouvrage, en donnant à la France des institutions conformes au nouvel ordre social qu'elle avait adopté. Il fallait donc consolider mon ouvrage en donnant à la France des institutions conformes au nouvel ordre social qu'elle avait adopté. Il fallait créer mon siècle pour moi, comme je l'avais été pour lui.

Il fallait être législateur, apres avoir été guerrier.

Il n'était pas plus possible de faire reculer la revolution ; car c'eût été soumettre les forts aux faibles, ce qui est contre nature. Il fallait donc en saisir l'esprit pour y accommoder un système analogue de legislation. Je crois y être parvenu. Ce système me survivra, et j'ai laissé à la Europe un héritage qu'elle ne pourra plus repudier.

Il n'y avait en réalité dans l'état qu'une vaste démocratie, menée par une dictature. Cette espee de gouvernement est commode pour l'exécution ; mais elle est d'une nature temporaire, parce qu'elle n'est qu'un viager sur la tête du dictateur. Je devais la rendre perpétuelle, en faisant des institutions à demeure, et des corporations vivaces, afin de les placer entre le trône et la démocratie. Je ne pouvais rien operer par le levier des habitudes et des illusions. J'étais obligé de tout créer avec de la réalité.

Il fallut ainsi fonder ma législation sur les intérêts immédiats de la majorité, et créer mes corporations avec des intérêts qui sont ce qu'il y a de plus réel dans ce monde.

J'ai fait des lois dont l'action était immense, mais uniforme. Elles avaient pour principes le maintien de l'égalité. Elle est si

fortement emprunté dans ces codes, qu'ils suffiront seuls pour le conserver.

J'instituai une caste intermédiaire.—Elle était démocratique, parce qu'on y entra à toute heure et de partout; elle était monarchique, parce qu'elle ne pouvait pas mourir.

Cette corporation devait remplacer dans le nouveau régime le service que la noblesse était censée faire dans l'ancien, c'est à dire d'appuyer le trône. Mais elle ne lui ressemblait en rien. La vieille noblesse n'existait que par ses prerogatives; la mienne n'avait que du pouvoir. La vieille noblesse n'avait de mérite que parce qu'elle était exclusive. Tout ceux qui se distinguaient entraient de droit dans la nouvelle; elle n'était autre chose qu'une couronne civique. Le peuple n'y attachait pas d'autre idée. Chacun l'avait méritée par ses œuvres; tous pouvaient l'obtenir au même prix; elle n'était offensante pour personne.

L'esprit de l'Empire était le mouvement ascendant; c'est le caractère des révolutions. Il agitait toute la nation. Elle se soulevait pour s'élever. J'ai placé au sommet de ce mouvement de grandes récompenses. Elles ne furent données que par la reconnaissance publique. Ces hautes dignités étaient encore conformes à l'esprit de l'égalité, car le dernier soldat les obtenait par des actions d'éclat.

Après le désordre de la révolution, il importait de rétablir l'ordre, parce qu'il est le symptôme de la force et de la durée.

Les administrateurs et les juges étaient essentiels à l'état puisque d'eux seuls dépendait l'ordre public; c'est-à-dire l'exécution des lois. Je les associai aux mouvemens qui animaient le peuple et l'armée et aux mêmes récompenses. Je fis un ordre qui honorait les administrateurs, parce qu'il avait reçu des soldats un brevet d'honneur. Je le rendis commun à tous ceux qui servaient l'état parce que la première des vertus est le dévouement à sa patrie.

Je donnai ainsi pour ressort à l'empire un bien général. Il utilisait par leurs intérêts toutes les classes de la nation, parce qu'aucune n'était subordonnée ni exclue. Il se formait autour de moi un corps intermédiaire, fourni par l'élite de la nation. Il était attaché au système impérial par sa vocation, par ses intérêts et par ses opinions. Ce corps nombreux quoique revêtu des pouvoirs civil et militaire, était avoué par le peuple, parce qu'il était tiré au sort dans les rangs. Il avait confiance en lui, parce que leurs intérêts étaient confondus. Ce corps n'était ni décimateur ni exclusif. Ce n'était en réalité qu'une magistrature.

Le pire s'essayait sur une organisation forte. L'armée s'était formée à l'école de la guerre; elle y avait appris à se battre et à mourir.

Les fonctionnaires civils s'accoutumaient à faire exécuter strictement les lois, parceque je ne voulais ni d'arbitraire ni d'interprétation. Ils se formaient ainsi à l'habitude et à la rapidité. J'ai vu se répandre par-tout une impulsion uniforme, parcequ'on ne donnait qu'un seul mot d'ordre dans l'empire. Aussi tout se mouvait dans cette maxime ; mais le mouvement ne s'opérait que dans les cadres que j'avais préparés.

J'ai arrêté les dilapidations publiques en centralisant sur un seul point toute la machine fiscale. Je n'ai rien laissé de vague dans cette partie, parce qu'en fait de monnaie, tout doit se retrouver. Je n'ai sur-tout rien laissé de disponible à ces demies responsabilités provinciales, parceque l'expérience m'avait prouvé que cet abandon ne sert qu'à enrichir quelques petits mai-versateurs aux dépens du trésor du peuple et de la chose.

J'ai rendu le crédit à l'état en ne faisant pas usage de crédit.

J'ai substitué au système des emprunts qui avait perdu la France, celui des impôts qui l'a corroborée.

J'ai organisé la conscription ; loi rigoureuse, mais grande et seule digne d'un peuple qui chérit sa gloire et sa liberté, car il ne doit confier sa défense qu'à lui même.

J'ai ouvert de nouvelles communications au commerce, J'ai fait réunir l'Italie à la France, en ouvrant les Alpes par quatre routes différentes. J'ai entrepris dans ce genre tout ce qui paroissait impossible.

J'ai fait prospérer l'agriculture en maintenant les lois protectrices de la propriété, et en répartissant également les charges publiques.

J'ai ajouté de grands monumens à ceux que possédait la France. Ils devaient servir de témoins, à sa gloire. Je pensais qu'ils elevaient l'ame de nos descendans. Les peuples s'attachent à ces nobles images de leur histoire.

Mon trône ne brillait que de l'éclat des armes. Les Français aimant de la grandeur jusqu'à son apparence. J'ai fait décorer des palais ; j'ai réuni une cour nombreuse. Je lui ai donné un caractère austère ; tout autre eût été mal assorti.

On ne s'amusait point dans ma cour. Aussi les femmes n'ont joué qu'un rôle mesquin. Dans cette cour, tout était consacré à la grandeur de l'état. C'est pourquoi, elle m'ont toujours détesté. Louis XV était beaucoup mieux leur fait.

Mon ouvrage était à peine ébauché, lorsqu'un nouvel ouvrage se présenta inopinément dans la lice,

Depuis dix ans la Prusse s'était tenue en paix : la France lui en avait su gré ; les alliés lui en avaient voulu beaucoup, de mal, ils l'injuriaient, mais elle prospérait.

Sa neutralité m'avait été sur-tout essentielle dans la dernière campagne. Pour m'en assurer, il lui fut fait quelques ouvertures d'une cession du Hanovre. Je pensai qu'une pareille ouverture valait bien une petite violation de territoire que je m'étais permise, pour accélérer la marche d'une division que j'étais pressé d'avoir sur le Danube.

L'Angleterre avait rejeté les propositions de paix que nous lui avions envoyées, suivant notre usage, en signant celle de Tilsit, la Prusse demanda la cession du Hanovre.

Je ne demandais pas mieux que de lui faire ce cadeau ; mais il me parut qu'il était temps que cette cour se déclarât franchement pour nous, en entrant pour tout de bon dans notre système. Il ne pouvait pas tout conquérir avec l'épée, la politique devoit aussi nous donner des alliés, et l'occasion paraissait belle.

Mais je m'aperçus que la Prusse avait de toutes autres intentions et qu'elle croyait m'avoir amplement payé sa neutralité. Des ce moment, il devenoit ridicule d'agrandir un pays sur lequel je ne pouvais pas compter. J'y mis de l'humeur ; je ne calculai pas assez qu'en donnant du terrain à la Prusse, je la compromettais, c'est-à-dire que je me l'assurais. Je refusai tout, et le Hanovre reçut une autre destination.

Les Prussiens jetèrent les hauts cris, parceque je ne voulais pas leur donner le bien d'autrui. Ils se plaignirent de ma petite violation de l'année précédente. Il s'avisèrent tout d'un coup qu'ils étaient dépositaires de la gloire du grand Frédéric. Les têtes s'échaufferent. Une espèce de mouvement national agita la noblesse de Prusse. L'Angleterre se dépêcha de la solder, et il prit de la consistance.

Si les Prussiens m'avaient attaqué pendant que j'étais aux prises avec les Russes, ils pouvaient me faire beaucoup de mal ; mais il étoit si absurde de les voir, hors de saison, nous déclarer une guerre qui ressembloit à une mutinerie de collège, que je fus longtemps avant d'y ajouter foi.

Rien n'étoit plus vrai cependant, et il fallut rentrer en campagne.

Je m'attendais bien à battre les Prussiens ; mais j'avais destiné plus de temps à cela. Je pris des mesures contre les agressions qu'on pourroit me susciter d'ailleurs ; mais je n'en eus pas besoin.

Par un hasard singulier, les Prussiens ne tinrent pas deux heures, et par un autre hasard, leurs généraux n'imaginèrent pas de défendre

La diligence de cette déroute me prouva que cette guerre n'avait rien en de populaire en Prusse. J'aurais dû profiter de cette découverte pour organiser la Prusse à notre manière, mais je n'ai pas eu le temps de le faire.

L'empire avait acquis une immense prépondérance par la bataille de Jena. Le public commençait à regarder ma cause comme gagnée ; je m'en aperçus aux manières que l'on prit avec moi. Je commençai à le croire aussi moi-même, et cette bonne opinion m'a fait faire des fautes.

Le système sur lequel j'avais fondé l'empire était ennemi né des anciennes dynasties. Je savais qu'entre elles et moi la guerre devait être mortelle. Il fallait donc prendre des moyens vigoureux pour la rendre aussi courte que possible, afin de ménager la souffrance des peuples et des rois.

Ainsi j'aurais dû changer, d'une part, la forme et le personnel de tous les états que la guerre mettait dans mes mains, parcequ'on ne fait pas des révolutions en gardant les mêmes hommes et les mêmes choses. J'étais donc sûr en conservant ces gouvernemens, de les avoir toujours contre moi, c'était des ennemis que je resuscitais.

Si je voulais, d'autre part, garder ces gouvernemens faute de mieux, il fallait les rendre complices de ma grandeur, en leur faisant accepter, avec mon alliance, des territoires et des titres.

En suivant l'un ou l'autre de ces plans, suivant l'occasion, j'aurais étendu rapidement les frontières de la révolution. Nos alliances auraient été solides, parce qu'elles auraient été faites avec les peuples. Je leur aurais apporté les avantages avec les principes de la révolution : j'aurais éloigné d'eux le fléau de la guerre dont ils ont été persécutés pendant vingt ans, et qui a fini par les revolter contre nous.

Il est à croire que la majorité des nations du continent aurait accepté cette grande alliance, et l'Europe aurait été refondue sur un nouveau plan analogue à sa civilisation.

Je raisonnai bien, mais je fis le contraire. Au lieu de changer la dynastie Prussienne, comme je l'en avais menacée, je lui rendis ses états après les avoir morcelés. La Pologne ne me sut pas gré de n'avoir remis en liberté que la portion de son territoire dont la Prusse s'était emparée. Le royaume de Westphalie fut mécontent de ne pas obtenir davantage et la Prusse, furieuse de ce que je lui avais ôté, me jura une haine éternelle.

Je m'imaginai, je ne sais pourquoi, que des souverains déposés par le droit de conquêtes, pouvaient devenir reconnoissants de la part qu'on leur laissait. J'imaginai qu'ils pourraient après tant de revers, s'allier de bonne foi avec nous, parce que c'était le plus

J'imaginai pouvoir étendre ainsi les alliances de l'empire, sans me charger de l'odieux que les révolutions avaient après elle. Je trouvais enfin que c'était un grand rôle à jouer, que d'être et de rendre des couronnes; je m'y laissai séduire. Je me suis trompé, et les fautes ne se pardonnent jamais.

Je voulus corriger au moins ce que j'avais fait en Prusse, en organisant la confédération du Rhin, parce que j'espérais contenir l'un par l'autre. Pour former cette confédération, j'ai agrandi les états de quelques souverains aux dépens d'une cohue de petits princes, qui ne servaient qu'à manger l'argent de leurs sujets, sans pouvoir leur être bons à rien. J'attachai ainsi à ma cause les souverains dont j'avais grossi le volume, par l'intérêt de leur agrandissement. Je les fis conquérir malgré eux. Mais ils se trouvaient bien du métier. Ils ont fait volontiers cause commune avec moi. Ils ont été fideles a cette cause tant qu'il l'ont pu.

Le continent se trouva pacifié pour la quatrième fois. J'avais étendu la surface et la prépondérance de l'empire. Mon pouvoir immédiat s'étendait de l'Adriatique aux bouches du Wésér.—Mon pouvoir d'opinion sur toute l'Europe.

Mais l'Europe sentait, comme moi, que cette pacification n'était encore qu'une œuvre provisoire; parce qu'il y avait trop d'éléments de résistances, comme j'avais eu tort de le faire, je n'avais fait que reculer la difficulté.

Le principe vital de la résistance était en Angleterre. Je n'avais aucun moyen de l'attaquer corps à corps, et j'étais sûr que la guerre se renouvellerait sur le continent, tant que le ministère Anglais aurait de quoi en payer les frais.—La chose pouvait durer longtemps, parce que les bénéfices de la guerre alimentaient la guerre. C'était un cercle vicieux, dont le résultat était la ruine du continent. Il fallait donc trouver un moyen de détruire les bénéfices que la guerre maritime valait à l'Angleterre afin de ruiner le crédit du ministère. On me proposa, dans ce but, le système continental. Il me parut bien, et je l'acceptai. Peu de gens ont compris ce système. On s'est obstiné à n'y avoir d'autre but que celui de renchérisir le café. Il devait avoir de toutes autres conséquences.

Il devait ruiner le commerce Anglais. En cela, il a mal fait son devoir, parce qu'il a prohibé, comme toutes les prohibitions, un renchérissement; ce qui est toujours à l'avantage du commerce, et parce qu'il ne peut être assez-complètement établi pour bannir la contrebande.

Mais le système continental devait servir encore à désigner clairement nos amis d'avec nos ennemis. Nous ne pouvions pas nous y tromper: L'attachement au système continental témoignait de l'attachement à notre cause parce qu'il était son enseignement et son

Le système, si débattu, était indispensable dans le moment où j'ai établi; car il faut qu'un grand empire ait, non-seulement une tendance générale pour diriger sa politique mais son économie doit avoir une tendance pareille. Il faut une route d'industrie, comme à toutes choses pour se mouvoir et pour avancer. Or, la France n'en avait point quand je lui ai tracé sa route en lui donnant le système continental.

L'économie de la France s'était portée avant la révolution, vers leur colonies et le commerce d'échange. C'était la mode alors. Elle y avait eu de grands succès. A quelque point qu'on ait vu ces succès, ils n'avaient eu cependant d'autres résultats que ceux d'aider la ruine des finances de l'état, la perte de son crédit, la destruction de son système militaire, la perte de sa considération, au-delors, la langueur de son agriculture. Ces succès l'avaient amené finalement à signer un traité de commerce qui livrait son approvisionnement aux Anglais.

La France avait à la vérité de beaux ports de mer et quelques négocians dont les fortunes étaient colossales.

La mer avait détruit sans retour le système maritime. Les ports de mer étaient ruines. Aucune force humaine ne pouvait leur rendre ce que la révolution avait anéanti. Il fallait donc donner une autre impulsion à l'esprit de trafic, pour rendre la vie à l'industrie de la France. Il n'y avait pas d'autre moyen d'y parvenir que celui d'enlever aux Anglais le monopole de l'industrie manufacturière, pour faire de cette industrie la tendance générale de l'économie de l'état. — Il fallait créer le système continental.

Il fallait ce système et rien de moins; parce qu'il fallait donner une prime énorme aux fabriques, pour engager le commerce à mettre en dehors les avances qu'exige l'établissement de tout un ensemble de fabrication.

Le fait a prouvé en ma faveur; j'ai déplacé le siège de l'industrie, en lui faisant passer la mer. Elle a fait de si grands pas sur le continent, qu'elle n'a plus de concurrence à redouter. Si la France veut prospérer, qu'elle garde mon système en changeant son nom. Si elle veut décliner, elle n'a qu'à recommencer des expéditions maritimes; car les Anglais les détruiront à la première guerre. J'ai été forcé de porter le système continental à l'extrême, parce qu'il avait pour but de faire non-seulement du bien à la France, mais du mal à l'Angleterre.

Nous ne recevions les denrées coloniales que par son ministère, quelque fût le pavillon qu'elle empruntât pour naviguer. Il fallait donc en recevoir le moins possible. Il n'y avait pas de meilleur moyen pour cela que d'en élever le prix outre mesure. Le but politique était rempli; les finances de l'état en profitaient, mais j'ai donné de bonnes raisons, et elles s'en sont vengées. L'expérience même s'est chargée, que si grand était son, sur l'état, par son

général le fardeau de la guerre, les dépôts étaient à jour. Le crédit au pair avec l'intérêt de l'argent. L'esprit d'amélioration se montrait dans l'agriculture comme dans les fabriques. On bâtissait les villages à neuf comme les rues de Paris. Les routes et les canaux raffinaient le mouvement intérieur. On inventait chaque semaine quelque perfectionnement : je faisais faire du sucre avec des navets, et de la soupe avec du sel. Le développement des sciences marchait de front avec celui de l'industrie.

Il aurait donc été insensé de renoncer à un système au moment où il cueillait ses fruits. Il fallait l'affermir, pour donner d'autant plus de prix à l'émulation.

Cette nécessité a influé sur la politique de l'Europe, en ce qu'elle a fait à l'Angleterre un caractère plus sérieux. Il s'agissait de la fortune publique : c'est-à-dire de son existence. La guerre se popularisa. — Les Anglais ne confiaient plus à des auxiliaires le soin de leur protection ; ils s'en chargèrent eux mêmes, et parurent en grosses masses sur le terrain. La lutte n'est devenue périlleuse que depuis lors. J'en reçus l'impression en signant le décret. Je soupçonnai qu'il n'y avait plus de repos pour moi, et que ma vie se passerait à combattre des résistances que le public ne voyait plus mais dont j'avais le secret : parce que je suis le seul que les apparences n'aient jamais trompé. Je me flattais au fond du cœur, de rester maître de l'avenir, au moyen de l'armée que j'avais faite tant de succès l'avoient rendue invincible. Elle ne doutait jamais du succès ; les mouvements étaient faciles, parce que nous avions renoncé au système des camps et des magasins. On pouvait la transporter à l'instant sur toutes les directions, et par-tout elle arrivait avec le conscience de sa supériorité. Avec de tels soldats, quel est le général qui n'eût aimé la guerre ? Je l'aimais, je l'avoue et cependant je n'ai plus senti en moi, depuis l'affaire de Jona, la plénitude de confiance ni le mépris de l'avenir aux quels j'avais dû mes premiers succès. Je me défiais de moi-même : cette défiance portait de l'incertitude dans mes décisions ; mon humeur en était altérée, mon caractère abâtardi. Je me commandais, mais ce qui n'est pas naturel n'est jamais parfait.

Le système continental avait décidé les Anglais à nous faire la guerre à mort. Le Nord était soumis et contenu par mes garnisons. Les Anglais n'y avaient plus d'autre influence que par la contre bande, mais on leur avait livré le Portugal, et je savais que l'Espagne favorisait leur commerce à l'abri de sa neutralité.

Pour que le système continental fût bon à quelque chose, il fallait qu'il fût complet. Je l'avais établi, à peu de chose près dans le Nord. Il fallait le faire respecter dans le Midi. Je demandai à l'Espagne un passage pour un corps d'armée que je voulais envoyer au Portugal. On me l'accorda. A l'approche de mes troupes le duc de Lisbonne s'embarqua pour le Brésil, et me laissa son royaume. Il fallut établir, au travers de l'Espagne, une route nouvelle pour communiquer avec le Portugal. Cette route était

dit en rapport avec l'Espagne. Jusqu'à lors je n'avais songé à ce pays à cause de sa nullité.

L'état politique de l'Espagne était alors inquietant ; elle était gouvernée par le plus incapable des souverains ; brave et digne homme, son énergie se bornait à obéir à son favori. Ce favori, sans caractère et sans talent, n'avait lui-même d'autre énergie que celle de demander sans cesse des richesses et des dignités.

Le favori m'étoit resté dévoué, parce qu'il trouvait commode de gouverner sous l'ombre de mon alliance. Mais il avait si mal mené les affaires, que son crédit avait baissé en Espagne. Il ne pouvait plus s'y faire obéir. Son dévouement me devenait inutile.

Les opinions avaient marché en Espagne dans le sens inverse du reste de l'Europe. Le peuple qui s'était par-tout élevé à la hauteur de la révolution, y était resté fort-au-dessous ; les lumières, n'avaient pas pénétré jusqu'à la seconde couche de la nation. Elles s'étoient arrêtées à la surface ; c'est-à-dire sur les hautes classes. Ces-ci seroient l'abaissement de leur patrie, et rougissaient d'obéir à un gouvernement qui perdait leur pays. On les nommoit libéraux.

En sorte que les révolutionnaires étoient en Espagne ceux qui avoient à perdre à la révolution ; et ceux qui avoient à y gagner n'en voulaient pas entendre parler. Le même contre-sens s'en suivit également à Naples. Il m'a fait faire beaucoup de fautes, parce que je n'en ai pas eu la clef d'entrée.

La présence de mes troupes en Espagne y causa un événement. Chacun l'interpréta. Les têtes s'en occupèrent ; la fermentation commença. J'en fus informé. Les libéraux furent sensibles à l'humiliation de leur pays ; ils crurent prévenir sa ruine par une conjuration. Cette conjuration réussit. Elle se borna à faire abdiquer le vieux roi, et à louer de coups son favori. L'Espagne ne gagnait rien au fond à ce changement, car le fils qu'on mettoit sur le trône, ne valait pas mieux que son père. Je suis à quoi m'en tenir à cet égard.

La conjuration eut à peine réussi, que les conjurés s'épouvantèrent de leur audace ; ils eurent peur d'eux, de moi, de tout le monde. Les moines n'approuvaient pas la violence qu'on avait exercée contre leur vieux roi, parce qu'elle étoit illégitime ; je la désapprouvai également. Par un autre motif, ils pouvaient se mit dans la nouvelle cour, la révolte dans le peuple, et l'anarchie dans l'état.

La force des choses ayant amené ainsi un changement en Espagne, puisqu'une révolution venoit d'y commencer par le fait. Cette révolution ne pouvoit pas être de la même nature que celle de France, parce que les éléments en étoient différents. Jusqu'à lors elle étoit en Espagne, parce qu'elle n'avoit eu de chef ni de but.

... d'usage. — Ce n'était encore qu'une suspension d'autorité, une
suppression de pouvoir, un desordre; vous tout,

Que demandaient d'ailleurs les hommes qui voulaient un change-
ment en Espagne; Ce n'était pas une révolution comme la nôtre,
c'était un gouvernement capable; une autorité qui fût, en état d'o-
rder la rouille qui couvrait leur pays, afin de lui rendre de la consi-
dération au dehors et la civilisation au dedans.

Je pouvais leur donner l'un et l'autre, en m'emparant de leur
révolution au point où ils l'avaient amenée. Il s'agissait de don-
ner à l'Espagne une dynastie qui serait forte, parce qu'elle serait
peuve, et qui serait éclairée, parce qu'elle serait dépourvue de pré-
jugés. La même réunissait ces qualités. Je songai donc à lui
donner ce titre de plus.

A cet égard, le plus difficile était fait; c'était de se débarrasser de
l'ancienne dynastie. Or, les Espagnols avaient lassé abdiquer leur
vieux Roi, et ne voulaient pas reconnaître le nouveau. Tout sem-
blait donc présager que l'Espagne, pour éviter l'anarchie, accepterait
un souverain qui se présenterait armé d'un levier prodigieux.
On ne pouvait prévoir autre chose sur le sort de l'Espagne; si ce-
test qu'avec un peuple ignorant et farouche, cette révolution ne s'a-
cheverait pas sans des flots de sang et de longues calamités.

Comme il faut voir les choses par soi même pour s'en faire une
bonne idée, je partis pour Bayonne, où j'avais invité la vieille cour
d'Espagne à se rendre. Comme elle n'avait rien de mieux à faire,
elle y vint, j'avais invité également la nouvelle, et je m'attendais
qu'elle ne viendrait pas, parce qu'elle avait quelque chose de mieux
à faire. Elle serait entrée par la sans efforts dans le rayon du système
impérial; et, quelque déplorable que fût l'état social de l'Espagne,
il ne fallait pas dédaigner cette conquête.

Je pensai que pour ne pas le mettre en présence ni de moi ni de
son père, on aurait fait prendre à Ferdinand ou le parti de la révolte,
ou celui de gagner l'Amérique. Il ne prit ni l'un ni l'autre. Il s'en-
voya à Bayonne, avec son précepteur et ses confidens, et laissa l'Es-
pagne au premier occupant.

Cette démarche seule me donna mesure de cette cour. J'eus à
me confier avec ces chefs de conjurés, que je vis l'ignorance où ils
étaient de leur propre situation. Ils n'avaient de parti pris sur rien,
ils ne prévoyaient rien; ils menaient leur politique comme des quin-
sangs. J'eus à peine vu le souverain qu'ils avaient mis sur le
trône, que je fus convaincu qu'on ne devait pas laisser l'Espagne en
d'autres mains.

Je me décidai alors à recevoir l'abdication de cette famille, et pla-
cer sur le trône de mes frères sur un trône que ses maîtres venaient d'aban-
donner. Ils en étaient descendus si facilement, que je crus qu'il y
aurait de même.

Rien, en effet, ne semblait s'y opposer : la junte de Bayonne avait reconnu ; aucun pouvoir légal n'était resté en Espagne, pour résister ce changement de règne : le vieux roi s'était montré reconnaissant de ce que j'avais ôté le pouvoir à son fils, et il était allé se reposer à Compiègne. Son fils fut conduit au château de Valency.

Les Espagnols ne savaient à quoi s'en tenir sur le compte de leur vieux Roi, il ne laissa ni regrets ni soupirs ; mais son fils était jeune ; son règne en espérance. Il était malheureux ; on en fit taire ; l'imagination se monta en sa faveur. Les libéraux crièrent l'indépendance nationale, les moines à l'Inquisition : toute la nation s'est armée sous ces deux banniers.

Je conviens que j'ai eu tort de mettre le jeune Roi en sequestre à Valency.—J'aurais dû le laisser voir à tout le monde, afin de ne tromper ceux qui s'intéressaient à lui.

J'ai eu tort sur-tout de ne pas lui permettre de rester sur le trône. Les choses auraient été de mal en pis en Espagne. Je me serais acquis le titre de protecteur du vieux Roi, en lui donnant un asile.

Le nouveau gouvernement n'aurait pas manqué de se compromettre avec les Anglais. Je lui aurais déclaré la guerre tant en mon nom qu'en qualité de fondé de pouvoirs du vieux Roi. L'Espagne aurait confié à son armée le sort de cette guerre, et des qu'elle aurait été battue, la nation se serait soumise au droit de conquête. Elle n'aurait pas même songé à en murmurer, parce qu'en disposant des pays conquis on ne fait que suivre les usages reçus.

Si j'avais été plus patient, j'aurais suivi cette marche ; mais crus que le résultat étant le même, les Espagnols accepteraient *a priori* un changement de dynastie ; que la position des affaires rendait inévitable. Je mis de la gaucherie dans cette entreprise, parce que je supprimai les gradations. Je venais de déplacer sans la science dynastie d'une manière offensante pour les Espagnols. Dans leur orgueil, ils ne voulurent pas reconnaître celle que j'avais mise à sa place. Il en résulta qu'il n'y eut plus d'autorité de part, c'est-à-dire qu'elle se trouva par tout. La nation en fut chargée de la défense de l'état, puisqu'il n'y avait plus d'autorité ou d'autorité aux quel/les on put confier cette défense. On eut en prit la responsabilité : je créai l'anarchie. Je trouvai cependant toutes les ressources qu'elle donne. J'eus toute la nation à mes bras.

Cette nation, dont l'histoire n'a signalé que l'avarice, et la lâcheté, était peu redoutable devant l'ennemi ; elle fuyait à la vue des soldats, mais elle les assassinait par derrière. Il en était de même ; ils avaient les armes à la main ; ils usèrent de représailles. De représailles ne représailles, cette guerre est devenue une affaire d'atrocités.

J'ai senti qu'elle imprimait un caractère de violence à mon régime, et qu'elle était d'un dangereux exemple pour les peuples et funeste pour l'armée, parce qu'elle consommait beaucoup d'hommes et fatiguait le soldat. J'ai senti qu'elle avait été mal commencée; mais une fois que cette guerre avait été entamée, il n'était plus possible de l'abandonner; car le plus petit revers eût été mes ennemis, et mettrait l'Europe en armes. J'ai été obligé d'être toujours victorieux.

Je ne tardai pas à en faire l'épreuve.

J'étais allé en Espagne, afin d'accélérer les événements et de couvrir le terrain sur lequel j'allais laisser mon frère. — J'avais occupé Madrid, et détruit l'armée anglaise qui venait à son secours. Mes progrès étaient rapides, l'effroi à son comble; la résistance alloit faiblir; il n'y avait pas un moment à perdre; on n'en perdait pas non plus. Le ministère anglais arma l'Autriche. Il n'a toujours été aussi difficile à me trouver des ennemis que je l'ai été à les battre.

Le projet de l'Autriche fut mis à pour cette fois très-adroitement; elle me surprit. Il faut rendre justice à ceux qui l'a méritent.

Les armées étaient éparpillées à Naples, à Madrid, à Hambourg, et moi-même en Espagne. Il était probable que les Autrichiens, en débutant, obtenirent du succès. Ce succès pouvait en entraîner d'autres; dans ce genre, c'est le premier pas qui coûte. — Ils auraient pu tenter la Prusse et la Russie, retremper le courage des Espagnols, et rendre de la popularité au ministère anglais.

Le cours de Vienne a une politique tenace, que les événements ne changent jamais. J'ai été longtemps avant d'en deviner la cause, mais j'ai aperçu enfin, mais trop tard, que cet état n'avait de grandes racines que parce que la bonhomie du gouvernement l'a permis de dégénérer en oligarchie. L'état n'est plus gouverné que par une centaine de nobles. Ils possèdent le territoire, et se sont emparés des finances, de la politique et de la guerre. Au moyen de cela ils sont maîtres de tout, et s'en sont laissés à la cour que la signa-

Les oligarches ne changent jamais d'opinions, parce que leurs intérêts sont toujours les mêmes. Elles font mal tout ce qu'elles font, mais elles font toujours, parce qu'elles meurent jamais. Elles obtiennent jamais de succès, mais elles supportent admirablement les revers, parce qu'elles les supportent en société. L'Autriche a dû se résigner à son sort à cette forme de gouvernement; elle décide de la guerre qu'on venait de me déclarer.

Quand j'avais pu un moment à perdre, je quittai brusquement l'Espagne et courus sur le Rhin. Je rassemblai les premières troupes que je trouvai sous main. — Le prince Eugene s'était déjà laissé battre cette fois; je lui envoyai des renforts. Les Rois de Souabe et de Bavière me prêtèrent leurs troupes: j'allai battre avec elles les Autrichiens à Ratibonne, et je marchai sur Vienne.

Je suis à marche forcée la rive droite du Danube, je comptais sur le succès du vice-Roi pour opérer notre jonction. Je voulais avancer les Autrichiens à Vienne, y passer le Danube et me trouver en position pour recevoir l'archiduc. Ce plan était bien conçu; mais il était imprudent, parce que j'avais affaire à un habile homme, et que je n'avais pas assez de troupes. Mais la fortune était alors pour moi.

L'archiduc fit en revanche une très belle marche. Il devina mon projet et gagna les devants. Il se porta rapidement sur Vienne, par la rive gauche du Danube, et prit position en même-temps que moi. C'est à ma connaissance la seule belle manœuvre que les Autrichiens aient jamais faite.

Mon plan de campagne était manqué. J'étais en présence d'une force formidable. Elle dominait mes mouvements, et me forçait à l'inaction. Il n'y avait plus qu'une grande affaire qui pût terminer la guerre. C'était moi qui devais attaquer. L'archiduc m'avait réservé ce rôle. Il n'était pas facile à jouer, car il était en position de me recevoir.

Par un bonheur inespéré, l'archiduc Jean, au lieu de continuer tout prix le vice-Roi, se laissa battre; l'armée d'Italie le rejeta de l'autre côté du Danube. Nous eûmes pour nous toute sa droite.

Mais comme nous ne voulions pas y rester toujours, il fallait le faire. Je fis jeter des ponts. L'armée s'ébranla. Le corps du maréchal Mâssena déboucha le premier. Il commençait le feu, lorsqu'un accident rompit les ponts. Il était impossible de les réparer, c'était pour le secours. Il fut attaqué par toute l'armée ennemie. Cette troupe se défendit avec une valeur héroïque, car elle était sans espoir. Les munitions manquèrent: ils allaient périr, lorsque les Autrichiens cessèrent leur feu, croyant qu'à chaque jour suffit à peine. Ils reprirent position au moment décisif, et me tirèrent une cruelle angoisse.

Nous n'en avions pas moins éprouvé un revers; je m'en apperçus par l'état de l'opinion. On publiait la défaite; on annonçait la retraite; on en donnait les détails; on prévoyait la perte. Les Polonois s'étaient révoltés; il avait fallu y envoyer l'armée de réserve. Des partis s'étaient armés en Prusse et en Westphalie pour troubler le pays par exister au soulèvement. Les Anglais avaient une expédition sur divers qui aurait réussi sans leur secours. Ma position empirait chaque jour.

Enfin je parvins à jeter de nouveaux ponts sur le Danube. Je passai le fleuve par une nuit épouvantable. J'assistai à ce passage, persuadé qu'il me donnait de l'inquiétude. Il se fit à son tour. Nos colonnes eurent le temps de se former, et cette grande journée se couvrit sous d'heureux auspices.

La bataille fut belle, parce qu'elle fut disputée. Les ge

de firent
domman
temps d
hardie de

Une fo
que long
vis vivem
vie, ill
paix. J

J'espé
tu c. m
dans Vie

Je sou
quelque
de la ré
res- N
comme
Europ
aujourd

Le pa
que pou
parcha

Ces h
ait la ré
ait obt
chargée

Ce re
essour
rir, m

Ap H
t de fa
les ava
s'arai
celle lé
gresso
du neu
tant la
le l'Eu
horsq
si l'eu
qu'il a
l'uit q
évou
es ma

ne firent cependant pas de grands efforts d'imagination, parce qu'ils commandaient de grosses masses sur un terrain plat. Il fut longtemps défendu. L'intrépidité de nos troupes, et une manœuvre hardie de Macdonald décidèrent la Journée.

Une fois rompue, l'armée Autrichienne défila en désordre dans une longue plaine, où elle perdit beaucoup de monde. Je la suivis vivement, car il fallait décider la campagne. Battue en Moravie, il n'y eut plus d'autre parti à prendre que de me demander la paix. Je l'accordai pour la quatrième fois.

J'espérais qu'elle serait durable, parce qu'on se lasse d'être battu comme de toute autre chose, et parce qu'un assez grand parti, dans Vienne, opinait en faveur d'une alliance finale avec l'empire.

Je souhaitais la paix, parce que je sentais le besoin d'accorder quelque relâche aux peuples. Car, au lieu de goûter les douceurs de la révolution, ils n'en avaient vu jusqu'à présent que les ravages. Nous n'étions plus des protecteurs pour eux, comme du commencement de la guerre; et pour accoutumer l'opinion de l'Europe à la nature de mon pouvoir, il ne fallait pas le montrer toujours sous un aspect hostile.

Le parti ennemi assurait en revenge la foule, qu'il ne s'armait que pour la délivrer du fléau de la guerre, et pour faire baisser les marchandises anglaises.

Ces insinuations firent des prosélytes. La guerre dépopularisait la révolution. C'est pourquoi je désirais la paix; mais i fallait obtenir le consentement du ministère Anglais; l'Autriche se chargea de la demander. On la refusa.

Ce refus m'inquiéta. Il fallait que l'Angleterre se connut des ressources dont je n'avais pas le secret. Je cherchai à les découvrir, mais en vain.

Au lieu de désarmer, je fus obligé de rester sur le pied de guerre, et de fatiguer l'Europe. J'en étais d'autant plus fâché, que les alliés avaient tout l'honneur de la lutte, si j'en avais le succès. Car ils avaient l'air innocent que donne la défense des choses qu'on appelle légitimes, parce qu'elles sont vieilles. J'avais eu revenge l'agresseur, parce que je me battais pour les détruire et pour faire du neuf. Je portais ainsi seul le pied de l'accusation. Et cependant la guerre de la révolution n'a été que le résultat de la position de l'Europe. C'était la crise qui changeait ses mœurs. C'était la conséquence inévitable du passage d'un système social à un autre. Si j'eus été l'auteur de ce système, j'aurais été coupable des maux qu'il a faits. Mais il n'a été inventé par personne. Il n'a été produit que par la marche du tems. Elle a préparé sourdement cette révolution comme elle avait amenée celle du protestantisme, avec les maux qui l'ont suivi. La guerre n'a pas dépendu d'avant.

ge de moi que des alliés. Elle a dépendu de la manière dont la création a fait le genre humain.

L'Angleterre continua la guerre sans auxiliaires, mais non pas sans alliés ; car elle avait pour tels tous les ennemis de la révolution. Nous avions du terrain en Espagne pour nous battre. J'y envoyai mes troupes ; mais je n'y retournai pas moi-même. J'ai eu tort, parce qu'il n'y a que soi qui fasse bien ses affaires. Mais j'étais fatigué de ce tracas, et je méditais dès-lors un projet qui devait donner à mon règne un nouveau caractère.

On me suscita auparavant un autre embarras dont je n'avais pas eu l'appréhension. Le Nord était occupé par mes troupes. Les Anglais n'étaient pas assez forts pour m'attaquer sur ce point. C'était dans la Méditerranée que leur marine leur assurait de la supériorité : ils y possédaient Malte, et jouissaient de la Sicile, des côtes d'Espagne, d'Afrique, et de la Grèce. Ils voulurent profiter de tant d'avantages.

Ils essayèrent un mouvement de réaction en Italie pour en faire une seconde Espagne, si la chose était possible. Il y avait des mécontents par-tout, car je n'avais pas pu placer tout le monde dans les droits réunis. Il y en avait en Italie comme ailleurs. Le clergé ne m'aimait pas, parce que mon règne avait détruit le sien. Le bas peuple partageait ces sentimens, parceque le clergé influençait encore en Italie. Le quartier-général de cette opposition se trouvait établi à Rome, comme la seule ville d'Italie, où elle espérait se dérober à ma surveillance elle communiquait de là avec les Anglais, elle provoquait la révolte, elle m'insultait dans des écrits clandestins, elle répandait des faux bruits. Elle recrutait pour les Anglais ; elle soudoyait les bandits du cardinal Ruffo, pour assasiner les Français ; elle essayait de faire sauter le palais du ministre de la police à Naples. Il devenait manifeste que les Anglais avaient un plan sur l'Italie, et qu'ils y fomentaient des troubles.

Je ne devais pas le permettre ; je ne devais pas souffrir qu'on insultât et qu'on assassinât des Français. Je me contentai d'en faire à diverses reprises des plaintes au Saint-siège. J'en recevais des réponses obligeantes pour m'engager à prendre mon mal en patience. Comme je n'ai jamais été patient de mon naturel, je vis qu'il y avait une mauvaise volonté décidée contre nous, et qu'il fallait prendre les devans pour en prévenir l'explosion. Je fis occuper Rome par mes troupes.

Au lieu d'arrêter l'effervescence, cette mesure, un peu violente, irrita les esprits. Elle maintint le repos de l'Italie, et déjoua les plans de Lord Bentick ; mais la caste des dévots fit secrètement contre moi tout ce que la haine et l'esprit de l'église peuvent suggérer.

Ce foyer de troubles avait des ramifications en France et en Suisse. Le clergé, les mécontents, les partisans de ancien régime (car il y en avait encore,) s'étaient réunis pour intriguer contre mon autorité, et me firent le plus de mal qu'ils pouvaient. Ils ne se présentaient plus comme des conjurés; ils avaient pris le bonnet de l'église et se battaient avec des fondres, et non pas avec du canon. Ils avaient leur mot d'ordre et de ralliement. C'était une maçonnerie orthodoxe que je ne pouvais atteindre nulle part parce qu'elle étoit par-tout.

Il étoit d'ailleurs difficile d'attaquer ces gens en détail, parce qu'il s'agiroit de persécution. Or, c'est le métier des faibles et non pas des forts. Je crus pouvoir dissiper ce parti en l'effrayant par un grand coup d'autorité. Je voulais lui montrer ma résolution pour lui faire comprendre que je voulais maintenir le respect de l'ordre et de l'autorité, et qu'enfin ne me coûtait pour y parvenir.

Je savais que je ne pouvais pas atteindre plus sûrement ce parti qu'en le séparant du chef de l'église. J'attendis long-temps avant de prendre cette résolution, parce que j'y répugnais; mais plus je tardais plus il étoit nécessaire de me décider. Je me répétais que Charles Quint, qui étoit dévot et moins puissant que moi, avoit osé faire un pape prisonnier. Il ne s'en étoit pas mal trouvé, et je crus pouvoir tenter la même chose. Le pape fut enlevé de Rome, et conduit à Savone. Rome fut réunie à la France.

Cet acte politique a servi pour déjouer les projets de l'ennemi. L'Italie est restée calme et dévouée jusqu'au jour où l'empire a fini. Mais la guerre de l'église se poursuivit avec le même acharnement. Le zèle des dévots se ralluma. C'étoit une action sourde, mais venimeuse contre moi. Quelque soin que j'aie pris, les dévots sont parvenus à communiquer avec Savone, et à recevoir leurs instructions; les trapistes de Eribourg faisoient aller cette correspondance; elle s'imprimait chez eux, et circuloit de curés en curés dans tout l'empire. Il fallut transférer le saint père à Fontainebleau, et chasser les trapistes, pour arrêter ces communications, et je crois que j'y suis parvenu.

Cette petite guerre a été d'un mauvais effet, parce que je n'ai pu lui ôter le caractère de persécution. Il fallait sévir contre des armées, et j'en faisois malgré moi, des victimes. Ces malheureuses affaires de l'église m'ont fait jusqu'à cinq cents prisonniers d'état. La politique n'en a pas donné cinquante. J'ai eu tort dans toute cette affaire; j'étois assez fort pour laisser courir les faibles, et j'ai fait beaucoup de mal parce que j'ai voulu le prévenir.

Un grand projet occupait l'état: il me paroissoit de nature à consolider mon règne, en me plaçant vis-à-vis de l'Europe dans un nouveau rapport. J'en attendais de grands résultats,

Mon pouvoir n'était plus contesté; il ne lui manquait que le caractère de perpétuité qui ne pouvait recevoir tant que je n'étais point d'héritier. Ma mort pouvait être sans cela un moment dangereux pour ma dynastie; car pour être éternelle, il ne faut pas qu'une autorité ait des époques marquées d'avance.

J'étais parvenu à la nécessité de me séparer d'une femme dont je ne pouvais plus attendre de postérité. J'y répugnais par la douleur de quitter la personne que j'ai le plus aimée. Je fus long temps avant de m'y résoudre. Mais elle s'y résigna d'elle-même avec le dévouement qu'elle a toujours eu pour moi. J'acceptai son sacrifice, parce qu'il était indispensable. La politique la plus simple m'indiquait l'alliance de la maison d'Autriche. La cour de Genève était au niveau des revers. En s'unissant sans retour avec moi, elle mettait sa sécurité sous ma garantie. Par cette alliance elle devenait complice de ma grandeur, et j'avais des lors autant d'intérêt à la protéger que j'en avais eu à la battre. Par cette alliance nous formions la masse de puissance la plus formidable qui ait existé. Nous dépassions l'empire romain. Cette alliance se contracta.

Il ne resta plus sur le continent, en dehors de notre masse que la Russie et les débris de la Prusse; le reste nous obéissait. Une si grande prépondérance devait porter le découragement chez nos ennemis; et j'ai pu croire, sans trop de prévention, que j'avais placé mon trône à l'abri des tempêtes.

Mon calcul était juste. Mais les passions ne calculent pas. L'apparence était cependant en ma faveur. Le continent était tranquille; et s'accoutumait à me voir régner. Il me le témoignait du moins par ses genuflexions. Elles étaient si profondes qu'un plus habile y aurait été trompé comme moi. Le respect qu'on portait au sang de la maison d'Autriche légitimait mon règne aux yeux des souverains. Ma dynastie prenait rang dans l'Europe, et je sentais qu'on ne disputait plus le trône au fils à qui l'impératrice venait de donner le jour.

Il n'y avait plus de troubles qu'en Espagne, où les Anglais avaient porté de grandes forces. Mais cette guerre ne me donnait pas d'inquiétudes, parce que j'étais résolu d'être plus tenace que les Espagnols, et qu'avec du temps on vient à bout de tout.

L'empire était assez fort pour soutenir cette guerre sans en être offensé. Elle l'empêchait ni les embellissemens dont je décorais la France, ni les entreprises utiles qu'elle réclamait. L'administration s'améliorait. J'organisais les institutions qui devaient soutenir la force de l'empire, en relevant une génération pour devenir son appui.

La difficulté de maintenir le système continental amena de nouvelles difficultés avec les gouvernemens dont le local était le continent. Entre ces états la Russie se trouva dans une situa-

embarrassante : la civilisation n'était pas assez avancée pour permettre de se passer des produits de l'Angleterre. J'avais cependant, qu'ils fussent prohibés c'était une absurdité, était indispensable pour compléter le système prohibitif. Le débarras se faisait. Je l'avais prévu, parce que le gouvernement surveille mal son pays. Mais comme on passe moins facilement par les portes fermées que par les portes ouvertes, la contrebande amené moins de marchandises que la libre entrée. Je remportais ainsi les deux tiers de mon but. Cependant je ne m'en faisais pas moins. On se justifia ; on recommença. Nous nous vîmes. Cette manière d'être ne pouvait pas durer.

Nous devions en effet nous froisser avec la Russie, depuis l'affaire que j'avais contractée avec l'Autriche. La Russie devait être que notre union politique ne pouvait pas avoir d'autre résultat que celle même attendu que nous étions maîtres de tout le Nord. Il allait donc qu'elle se résignât à une complaisante nullité, qu'elle essayât de nous tenir tête, et de maintenir son rang. Elle était trop forte pour consentir à n'être rien. Elle était aussi faible pour nous résister ; mais dans cet alternative il valait mieux mettre de la fierté dans son attitude, que de se reconnaître vaincu pour vaincu ; car ce dernier parti est toujours le plus malin. La Russie se décida pour le premier.

Après cela je rencontrai inopinément de la hauteur dans mes rapports avec Petersbourg. On me refusa de confisquer les concessions. On se plaignait de l'occupation du pays d'Oldenburg. On pondit sur le même ton. Il était clair que nous allions nous froisser, car nous n'étions endurants ni l'un ni l'autre, et nous étions de force à nous mesurer.

J'avais une grande confiance dans l'issue de cette guerre ; parce que j'avais conçu un plan au moyen duquel j'espérais terminer, toujours, la longue lutte dans laquelle j'avais consumé ma vie. Il me semblait d'ailleurs, que parvenu au point où nous en étions de notre histoire, les souverains de l'Europe ne devaient prendre de part directe à ce dernier conflit ; car nos intérêts étaient devenus les mêmes ; la politique des princes devait pencher ou tenant en ma faveur ; parce que mon but n'était plus d'ébranler les trônes, mais de les raffermir ; j'avais de nouveau rendu ma puissance formidable. En cela j'avais travaillé pour eux ; ils étaient sûrs de régner par mon alliance, également à l'abri de la violence et des révolutions. Cette politique était si grosse, que je ne voyais pas de souverains assez clairvoyans pour l'apercevoir. Je ne me doutais pas d'entendre. Qui aurait pu deviner en effet que, seducts par les succès que j'avais obtenus pour moi, ils abandonneraient le parti du vainqueur, et renouvelleraient eux-mêmes la révolution dans leurs états, au lieu d'être tôt ou tard les victimes ?

Je me calculais que la Russie était d'un trop gros volume pour qu'elle pût s'insérer dans le système Européen que je venais de créer, et dont la France était le centre. Il fallait donc la réduire en débris, et l'Europe pour qu'elle ne gênât pas l'unité de

de système. Il fallait donner à cette nouvelle démarcation politique des frontières assez solides pour résister au poids de toute la Russie. Il fallait y mettre de la force et l'état dans la place, qu'il occupait il y a cent ans.

Il n'y avait que la masse de mon empire qui fût assez vigoureuse pour tenir un pareil acte de violence politique. Mais je crois qu'il était possible, et je crois que c'est l'unique moyen de mettre le monde à l'abri des Cosaques.

Pour faire réussir ce plan, il fallait rétaïre la Pologne sur une base étendue, et battre les Russes pour faire accepter les frontières qu'on allait leur tracer avec la pointe de l'épée. La Russie aurait pu signer sans doute la paix qui devait établir ses frontières parce qu'elle n'aurait rien eu d'outrageant pour elle. C'était un ven de sa force, un signe de crainte de notre part.

Placée ainsi, par mes précautions, hors du rayon de l'économie Européenne; séparée de cette économie par trois cent mille gardiens; La Russie aurait renoué avec l'Angleterre; elle aurait conservé son indépendance politique et sa manière d'être dans son intégrité; parce qu'elle nous aurait été aussi étrangère que le royaume du Thibet.

Il n'y avait de raisonnable que ce plan. On en regrettera tôt ou tard la ruine: car l'Europe, rangée par un consentement mutuel sous un système unique, reformée sur le modèle que demandait la disposition du siècle, aurait offert le plus grand spectacle que l'histoire ait décrit. Mais trop de préventions obstruaient les yeux des souverains pour qu'ils pussent voir le danger là où il était. Ils crurent le voir là où était le secours.

Je partis pour Drodé. Cette guerre allait décider sans retour la question qui se débattait depuis vingt ans, puisque cette guerre devait être la dernière; car au-delà de la Russie le monde finit. Nos ennemis n'avaient plus qu'un moment; c'est pourquoi ils tentèrent un dernier effort. La cour d'Autriche commença par le ranger mes plans sur la Pologne, en refusant de rendre ce quelle avait pris.

Je crus être venu à des égards pour elle, et cette seule faiblesse à perdu mes affaires; car au seul moment que j'avais cédé sur ce point, il me fut impossible d'aborder franchement la question de l'indépendance Polonoise. Je fus obligé de monder ce pays, sur lequel devait reposer la sécurité de l'Europe. Je donnai, par ma faiblesse, du mécontentement, et sur-tout de la défiance aux Polonois; car ils virent que je les sacrifiais à mes conceptions. Je sentis ma faute, et j'en eus honte. Je ne voulus plus aller à Varsovie; je n'y avais plus rien à faire pour le moment. Je n'avais plus d'autre parti que celui de confier aux victoires à venir le sort de cette nation.

Je savais que la témérité réussit souvent ; je pensai qu'il me suffirait de faire en une seule campagne ce que j'avais compté en deux. Cette promptitude me plaisait ; car je commençais à avoir de l'inquiétude dans le caractère. J'étais à la tête d'une armée qui ne connaissait plus d'autres sentimens que celui de gloire, et plus d'autre patrie que les champs de bataille. Je me liais d'assurer mon terrain, et d'avancer à coup sûr, je traversai la Pologne, et passai le Niemen. Je battais les armées qu'on opposoit ; je marchai sans relâche et j'entrai dans Moskou.

Ce fut le terme de mes succès, et ç'aurait dû être celui de ma

Maître d'une capitale que les Russes m'avaient remise en cendres ; j'aurais dû croire que cet empire s'avouerait vaincu, et qu'il accepterait les belles conditions de paix que je lui fis proposer ; mais ce fut alors que la fortune abandonna notre cause. L'Angleterre se joignit à un traité entre la Russie et la Porte, qui rendit l'armée Russe insupportable. Un Français tombé par hasard sur le trône de Suède, défendit les intérêts de sa patrie, et s'allia avec ses ennemis, dans le dessein de frapper la Russie contre la Norwege.

Cela traça lui-même le plan de défense de la Russie et l'Angleterre se refusa qu'elle n'acceptât la paix. Je fus étourdi des retards qu'évoquait sa conclusion.

La saison s'avancait ; il devint évident qu'on ne voulait pas la laisser passer. Des que j'en fus certain, j'ordonnai la retraite. Les éléments la rendirent sévère.

Les Français s'y acquirent de l'honneur, par la fermeté avec laquelle ils supportèrent ces revers. Leur courage ne les a jamais abandonnés qu'avec la vie.

Ébranlé moi-même par la vue de ce désastre, j'ai eu besoin de me rappeler qu'un souverain ne doit jamais ni plier ni s'attendrir.

L'Europe était encore plus étonnée de mes revers qu'elle ne l'avait été de mes succès ; mais je ne devais pas me méprendre à sa stupeur ; je savais que je ne pouvais perdre la moitié de cette armée qui avait fait sa terreur. Je pouvais espérer d'en sauver les restes ; car la proportion des forces était changée. Je devais donc prévoir que le premier étonnement passé, j'allais retrouver contre moi l'éternelle coalition et j'entendais déjà des cris de joie.

C'est un mauvais moment pour faire la paix que celui d'une défaite. Cependant l'Autriche qui se consolait de me voir blesser jusqu'à sa part dans notre alliance en devenant meilleure, l'Autriche voulut proposer la paix. Elle offrit sa médiation ; mais on ne voulut pas : elle avait tué son crédit.

Il fallait donc vaincre de nouveau, et je fus sûr de mon fait lorsque je vis la France partager mon opinion. Jamais l'histoire ne montre un grand peuple sous un plus beau jour. Affligé de ses pertes, il ne songea qu'à les réparer. En trois mois il en vint à bout. Ce seul fait répond aux clabauderies de ces hommes qui ne savent triompher que par les désastres de leur patrie.

La France me doit peut-être en partie l'attitude qu'elle conserva dans le malheur, et s'il y a eu dans ma carrière un moment qui mérite l'estime de la postérité, ce doit être celui-là, car il me fut pénible à soutenir.

Je reparus ainsi, à l'ouverture de la campagne, aussi formidable que jamais. L'ennemi fut surpris de revoir sitôt nos aigles. L'armée que je commandais était plus belliqueuse qu'aguerrie ; mais elle portait l'héritage d'une longue gloire, et je la menai à l'ennemi avec confiance. J'avais une grande tâche à remplir et j'en faisais faire notre crédit militaire, et reprendre sous ce titre ce qui avait été pres de se terminer. Je tenais encore l'Italie, la Hollande et la plupart des places de l'Allemagne. Je n'avais perdu que le peu de terrain ; mais l'Angleterre doublait ses efforts. La Prusse nous faisait la guerre par insurrection. Les princes de la confédération se tenaient prêts à marcher au secours du plus fort, et comme ils l'étaient encore ils suivaient mes drapeaux, mais mouvement. L'Autriche tâchait de garder la dignité des neutres tandis qu'on procurait à l'Allemagne avec ses brandons pour tourmenter les peuples contre nous. Tout mon système était ébranié.

Le sort du monde appartenait au hasard ; car il n'y avait de plan arrêté nulle part. Il dépendait d'une bataille. La Russie devait décider la question : parce qu'elle se battait avec de grandes forces et de bonne foi.

J'attaquai l'armée Prusso-Russe, et je la battis trois fois.

Comme ce succès dérangeait les plans des favoris de l'Angleterre, on fit semblant d'abandonner tous les projets hostiles, et l'on chargea l'Autriche de me proposer la paix.

Les conditions en étaient supportables en apparence, et beaucoup d'autres à ma place les auraient acceptées. Car on ne te mandait que la restitution des provinces Illyriennes et des provinces Anseatiques ; la nomination de souverains indépendans dans les royaumes d'Italie et de Hollande ; la retraite de l'Espagne ; et le retour du pape à Rome. On devait me demander en outre de renoncer à la confédération du Rhin, et à la médiation de la Suisse ; mais on avait ordre de céder sur ces deux articles.

J'étais donc bien bas dans l'opinion, puisqu'après trois victoires, on osait offrir d'abandonner des états que les alliés n'osaient pas même menacer encore.

Si j'avais consenti à recevoir la paix, l'empire aurait échoué plus vite qu'il ne s'était élevé. Il restait, par ce traité, encore puissant sur la carte, mais il n'était plus rien dans le fait. L'Autriche en s'élevant au rôle de médiateur, rompit notre alliance, et s'adressait à l'ennemi en restituant les villes anastétiques, j'apprenais que je pouvais rendre, et tout le monde aurait voulu avoir son indépendance; je mettais l'insurrection dans tous les pays réunis. En abandonnant l'Espagne, j'encourageais toutes les résistances, En déposant la couronne de fer, je mettais en compromis celle de l'empire. Les chances de la paix m'étaient toutes funestes, celle de la guerre pouvaient me sauver.

Il faut le dire, de trop grands succès et de trop grands revers avaient marqué mon histoire, pour qu'il me fût possible alors de remettre la partie à un autre jour. Il fallait que la grande révolution du dix-neuvième siècle s'achevât sans retour, ou qu'elle s'étouffât sous un monceau de mort. Le monde entier était en présence pour décider cette question. Si j'avais signé la paix à Dresde, je l'aurais laissée indécise, et il aurait fallu la reprendre plus tard. Il aurait fallu recommencer cette longue carrière de succès que j'avais déjà parcourue. Il aurait fallu la recommencer, lorsque je n'étais plus jeune, avec un empire fatigué, auquel j'avais promis la paix, et qui m'aurait blâmé de ne l'avoir pas acceptée.

Il valait donc mieux profiter d'un moment unique où la destinée du monde ne tenait plus qu'à une seule bataille; car on ne l'aurait abandonnée, si je l'avais gagnée,

Je refusai la paix. Comme chacun voit par ses yeux, l'Autriche ne vit que mon imprudence, et crut le moment favorable pour se rénger avec mes ennemis. Je ne fus cependant convaincu de cette défection qu'au dernier moment; mais j'étais en mesure de la soutenir. Mon plan de campagne était fait. Il aurait produit un résultat décisif.

L'inconvénient des grandes armées, c'est que le général ne peut être partout. Mes manœuvres étaient, je crois, les meilleures que j'aie combinées; mais le général Vaudamine quitta sa position et ne fut prendre. Croyant se faire maréchal de l'empire; Macdonal manqua de se noyer dans des débordemens. Le maréchal Ney se laissa franchement battre; mon plan fut renversé dans quelques heures.

J'étais battu: j'ordonnai la retraite. J'étais encore assez fort pour reprendre l'offensive, en changeant de terrain. Je ne voulus pas perdre l'avantage des places que j'occupais, puisqu'avec une seule victoire, je me retrouvais maître du nord jusqu'à Dant-

zick. Je renforçai au contraire mes garnisons, en leur ordonnant de tenir jusqu'à l'extrémité. En cela elles ont exécuté mes ordres.

Je me retirais lentement avec une masse imposante ; mais je me retirais, et les ennemis me suivaient en se grossissant ! bar rien n'augmente les bataillons comme le succès. Toute l'inimitié que le temps avait amassée se gâplevait a-la fois. Les Allemands voulaient se venger de maux de la guerre ; le moment était propice ; j'étais battu. Comme je l'avais prévu, les ennemis serrèrent de terre. Je les attendis a Leiptzik, dans ces mêmes plaines où ils avaient été battus peu auparavant.

Notre position n'était pas bonne, parce que nous étions attaqués en demi cercle. La victoire même ne pouvait pas avoir de grands résultats pour nous. Nous eûmes en effet l'avantage le premier jour, mais sans pouvoir reprendre l'offensive. C'était donc une bataille nulle, et il fallut la recommencer. L'armée se battait bien malgré sa lassitude ; mais alors par un acte que la postérité désignera comme elle voudra, les allies, qui combattaient dans nos rangs tournèrent inopinément leurs armes contre nous, et nous fûmes vaincus.

Nous reprîmes le chemin de la France. Mais une si grande retraite ne put pas se faire sans désordre. L'épuisement, la faim, firent périr beaucoup de monde. Les Bavares, après avoir déserté nos drapeaux, voulurent nous empêcher de revenir en France passèrent sur leurs cadavres, et rentrièrent à Mayence. Cette retraite coûta autant de monde que celle de Russie.

Nos pertes étaient si grandes, que j'en fus moi même consterné. La nation en fut abattue. Si les ennemis avaient poursuivi leur marche, ils seraient rentrés avec notre arrière garde dans Paris. Mais l'aspect de la France les intimida. Ils regardèrent long-temps nos frontières, avant d'oser les franchir.

Il ne s'agissait plus alors de la gloire, mais de l'honneur de la France ; c'est pourquoi je comptais sur les Français. Mais je n'étais plus heureux ; je fus mal servi. Je n'en accuse pas ce peuple, toujours prêt à verser son sang pour sa patrie. Je n'en accuse pas la trahison ; car il est plus difficile de trahir qu'on ne croit. Je n'en accuse que ce découragement, fruit ordinaire du malheur ; je n'en fus pas exempt moi même. L'homme découragé reste indécis, parce qu'il ne voit devant lui que de mauvais partis, et ce qu'il y a de pis dans les affaires, c'est l'indécision.

J'aurais dû me défier d'avantage de cet abâtardissement général, et pourvoir à tout par moi-même mais je me confiai à un ministère

épuisée, ou tout s'exécutait mal. Les places fortes n'étaient ni réparées ni munies, parce qu'elles n'avaient pas été menacées depuis vingt ans. Le zèle des paysans y pourvut; mais la plupart des commandans étaient de vieux infirmes, qu'on avait mis la tour se reposer. La plupart de mes préfets étaient timides, et ne songèrent qu'à emballer au lieu de se défendre. J'aurais dû les changer à temps pour n'avoir en première ligne que des hommes intrépides; tant est qu'on en trouve dans ceux qui ont à perdre.

Rien n'était préparé pour notre défense, lorsque les Suisses livrèrent aux alliés le passage du Rhin. Malgré leur victoire, les ennemis n'avaient pas osé l'aborder de front, et ils n'avancèrent qu'à pas de loup. Ils étaient effrayés de marcher sans obstacles sur cette terre qu'ils croyaient hérissée de bayonnettes. Ils ne rencontrèrent nos avant-gardes qu'à Langles. Alors commença cette campagne trop connue pour que je la répète, mais qui laissera un nom immortel à cette poignée de braves, qui ne désespèrent pas du salut de la France. Ils me rendirent de la confiance, et je crus à trois reprises, que rien n'était impossible avec de tels soldats.

J'avais encore une armée en Italie, et de fortes garnisons dans le nord. Mais je n'avais pas le temps de les faire venir à mon secours. Il fallait vaincre sur la place. Le sort de l'Europe se tenait concentré sur moi seul. Il n'y avait d'important que le point où j'étais. Les alliés m'offroient la paix, tant ils se nichaient de leurs succès. Après l'avoir refusée à Dresde, je ne pouvais l'accepter à Châtillon pour faire la paix, il fallait sauver la France, et replanter nos aigles sur le Rhin.

Après une telle épreuve, nos armes auraient été réputées invincibles. Nos ennemis auraient tremblé devant cette fière que me donnait la victoire. Maître encore du midi et du nord par mes garnisons, une seule bataille me rendait mon ascendant. J'aurais eu la gloire des revers, comme celle des victoires.

Ce résultat était prêt; mes manœuvres avaient réussi. L'ennemi était tourné; il perdait la tête. Une émeute générale allait en décider. Il ne fallait plus qu'un moment. Mais ma perte était décidée. Un courrier, que j'avais imprudemment adressé à l'impératrice, tomba dans les mains des alliés. Il leur fit voir qu'ils étaient perdus. Un Corse qui se trouvait dans leur conseil, leur apprit que la prudence était plus dangereuse que l'audace. Ils prirent le seul parti que je n'avais pas prévu, parce que c'était le seul bon. Ils gagnèrent l'avance, et marchèrent sur Paris.

On avait promis de leur en faciliter l'entrée; mais cette promesse aurait été fautive, si j'avais remis la défense de Paris en leur

leurs mains. Je m'étais confié à l'honneur de sa nation, et j'avais laissé follement en liberté ceux que je connoissais pour en être dépourvus. J'arrivais trop tard à son secours, et cette ville, qui n'a pu défendre ni ses souverains, ni ses murailles, avait ouvert ses portes aux étrangers.

J'ai accusé le général Marmont de m'avoir trahi. Je lui rends justice aujourd'hui. — Aucun soldat n'a trahi la foi qu'il devait à son pays. C'est dans une autre classe qu'on a trouvé des lâches. Mais je ne fus pas maître de mon premier mouvement de douleur, en voyant la capitulation de Paris signée par mon plus ancien frère d'armes.

La cause de la révolution était perdue, puisque j'étais vaincu. Ce n'était ni les royalistes ni les poitrans, ni les mécontents, qui n'avaient renversé : c'étaient les armées ennemies. Les alliés étoient les maîtres du monde, puisque je ne leur disputais plus cet empire.

J'étais à Fontainebleau entouré d'une troupe fidèle mais peu nombreuse. J'aurais pu tenter encore avec elle le sort des combats, car elle étoit capable de actions héroïques. — Mais la France aurait payé trop cher cette vengeance. Elle aurait eu le droit de m'accuser de ces maux. Je veux qu'elle ne m'accuse que de la gloire où je portai son nom. Je me résignais.

On vint me proposer des abdications. Pour ma part, je trouvais que c'étoit une momerie. — J'avais abdicé le jour où j'avais été battu. — Mais cette formule pouvait servir un jour à mon fils. Je n'hésitais pas à la signer.

Un parti nombreux aurait souhaité que cet enfant montât sur le trône, pour conserver la révolution avec ma dynastie. Mais la chose étoit impossible. Les alliés n'avaient pas le même choix ; ils étoient obligés de rappeler les Bourbons. Chacun s'est vanté d'avoir opéré leur retour. Ce retour étoit forcé. — Il étoit la conséquence immédiate des principes pour lesquels on se battait depuis vingt ans. En prenant la couronne, j'avais mis le trône à l'abri des soldats heureux. C'étoit donc la seule manière d'éteindre sans retour le feu révolutionnaire. L'appel de tout autre souverain sur le trône de France n'aurait été autre chose qu'une sanction solennelle de la révolution, c'est à dire un acte insensé dans l'intérêt des souverains.

Je dirai plus : le retour des Bourbons étoit un bonheur pour la France. Il la sauvait de l'anarchie, et lui promettoit le repos, parce qu'il assurait la paix. Elle étoit forcée entre les Bourbons, parce qu'ils se servaient mutuellement de garantie. La France n'étoit pas responsable de cette paix, par qu'elle ne se traitait pas en sa faveur.

pour le profit de la famille qu'il devenait aux alliés de remettre
 l'Europe. C'était distribuer au bon vouloir l'aire bonne part
 du monde. C'était donc la meilleure manière dont la France
 tirait de la plus grande détresse qu'une nation guerrière ait
 éprouvée.

Je m'attendais à être traité comme tel :
 par cette sorte de respect qu'inspire un vieux guer-
 rier par l'esprit de générosité qui a présidé à cette révolution
 proposa de choisir un asile. Les amis me cédèrent une
 en titre qu'ils regardèrent comme aussi vaine l'une que l'autre.
 prirent (et en cela leur générosité fut pleine de noblesse).
 permirent d'amener un petit nombre de ces vieux soldats
 esquisse j'avais couru tant de tourmentes. Il me parurent d'a-
 avec moi quelques uns des ces hommes que le malheur ne
 change pas.

Libre de ma femme et de mon fils, contre toutes les lois di-
 vines et humaines, je me retirai dans l'île d'Elbe, sans aucune es-
 pérance pour l'avenir. Je n'étais plus qu'un des specta-
 tateurs de ce siècle ; mais je savais mieux que personne en quelles mains
 je laissais le monde. Je savais, d'après cela qu'elle serait menée
 au hasard. Les clauses de ce traité pouvaient me remettre
 Cependant l'impuissance d'y contribuer m'empêchait de
 des plans, et je vivais comme étranger à l'histoire. Mais la
 suite des événements se précipita plus que je ne croyais, et je fus
 enlevé par eux dans ma retraite.

Je recevais les journaux ; ils m'apprenaient le gros des affaires.
 Je cherchais à en saisir l'esprit à travers leurs mensonges.

Il me parut évident que le roi avait connu le secret de notre

Il avait su que la majorité de la France voulait la revoin-
 lution. Il avait, par vingt-cinq ans d'expérience, que son parti
 trop faible pour résister à cette majorité. Il avait que la ma-
 jorité finirait par faire la loi. Il fallait donc pour régner qu'il ré-
 gnerait avec la majorité, c'est-à-dire, avec la révolution. Mais pour
 être avec la majorité révolutionnaire lui-même, il fallait que le roi fit la ré-
 volution comme à l'ordinaire, en vertu du droit divin qui lui était dé-

cette idée était ingénieuse ; elle rendait les Bourbons révolution-
 naires en sûreté de conscience, et rendait les révolutionnaires roy-
 aux, en maintenant leurs intérêts et leurs opinions. Il ne devait
 plus y avoir qu'un corps dans toute la nation. C'est
 ce qu'on répétait, mais ce qui n'était pas vrai.

La France, sous ce régime, aurait été florissante en peu d'an-
 nées.

Le roi aurait résolu d'un trait de plume, le problème pour
 lequel j'avais combattu pendant vingt ans, puisqu'il établissait la

nouvelle économie politique en France, et la faisait reconnaître sans contestation de toute l'Europe. Il ne lui falloit, pour réussir, que de savoir être maître chez lui.

Pour opérer ce grand œuvre le roi avoit donné une chartre, modifiée sur le modèle ou plutôt toutes les chartres. Elle étoit excellente parce qu'elles le sont toutes quand on les fait marcher. Mais comme les chartres ne sont que des feuilles de papier, elles n'ont de valeur que par l'autorité qui se charge de les défendre. Or cette autorité ne se plaça nulle part. Au lieu de se réunir dans les conseils mais qui en étoient responsables, le roi la laissa s'éparpiller dans tout le parti qui portoit son nom. Au lieu d'être l'unique chef de ce parti, tout prit en France une couleur factieuse. La monarchie s'y mit.

De mots il n'y eut plus que de l'inconséquence et de la contradiction dans le système de la cour. Les mots n'alloient jamais au cœur, parce qu'on vouloit, au fond du cœur, autre chose que ce qui étoit.

Le roi avoit donné la chartre pour empêcher qu'on ne la prit, mais il étoit évident que le premier moment passé, les royalistes espéroient la retenir brin à brin parce qu'au fond elle ne leur plaisoit pas.

Il ne se posoit donc que des pierres d'attente dans l'édifice du gouvernement. On avoit retenu la noblesse; mais on ne lui avoit donné ni des prérogatives ni du pouvoir. Elle n'étoit pas démocratique, parce qu'elle étoit exclusive. Elle n'étoit pas aristocratique, puisqu'elle n'étoit rien dans l'état, c'étoit donc un mauvais service qu'on avoit rendu à la noblesse, en la remettant sur pied de cette manière. Car on l'avoit mise en prise, parce qu'elle étoit offensante sans lui donner aucun moyen de se défendre. C'étoit un contre sens qui devoit amener des froissemens continuels.

On vouloit refaire le clergé; mais on choisit un évêque défrisé pour relever le trône et l'autorité.

On vouloit passer l'éponge sur la révolution, mais on exhuma ses cadavres.

On vouloit faire marcher la révolution de 89 avec les royalistes, et la contre-révolution du 31 mars avec des ex-conventionnels; ils faisoient également mal leur devoir; parce qu'on ne fait marcher des révolutions qu'avec des hommes qui sont nés avec elles. Le roi n'aurait dû se servir que de gens de vingt ans.

On vouloit maintenir la révolution et l'on avilissoit ses institutions; on décourageoit la masse de la nation, qui avoit été élevée avec elle, et qui s'étoit accoutumée à les respecter.

gardait mes soldats, parcequ'on en avait peur, et oh les fessier en revue par des gens qui parlaient de gloire, en saluant les cosaques.

Bonne ne prenait confiance dans ce qui existait, parce qu'on voyait de points d'appuis nulle part. Ils n'étaient pas dans les intérêts, puisqu'ils étaient tous compromis; ni dans les opinions, puisqu'elles étaient toutes froissées; ni dans la force, puisqu'il n'y avait à la tête des affaires ni bras, ni volonté.

J'étais assez bien informé de ce qui se passait à Vienne, dans les congrès, où l'on s'amusaît à me binger. Je sus à temps que les Français de France, avaient décidé le congrès à m'enlever de l'île de France pour m'exiler à Sainte-Hélène. J'eus quelque peine à persuader l'empereur de Russie eût consenti à manquer si vite à la parole traités; car j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour son caractère; mais enfin j'acquis cette certitude, et je pensai à me soustraire au sort qu'on me destinait.

Les faibles moyens de défense auraient été bientôt anéantis. Je ne pouvais donc essayer de m'en créer de grands, pour me rendre une fois redoutable à mes ennemis. La France n'avait point de confiance dans son gouvernement. Le gouvernement n'en avait point dans la France. La nation avait senti que ses intérêts n'étaient pas ceux du trône; que ceux du trône n'étaient pas les siens. C'était une trahison mutuelle qui devait perdre l'un ou l'autre; il était temps, de la prévenir, et je conçus un projet qui n'était ni téméraire dans l'histoire, et qui n'était que raisonnable en fait.

Je pensai à remonter sur le trône de France. Quelques faibles que fussent mes forces, elles étaient encore plus grandes que celles des ennemis; car j'avais pour alliés l'honneur de la patrie, qui ne s'est jamais dans le cœur des Français.

Je me confiai dans cet appui. Je passai en revue cette petite escadre, à laquelle je destinais une si grande entreprise. Ces soldats étaient mal vêtus, car je n'avais pas eu de quoi les équiper à la guerre. Mais ils avaient des cœurs intrépides.

Les préparatifs ne furent pas longues, car je n'emportai que des armes. Je pensai que les Français nous donneraient de tout. Le capitaine anglais qui séjournaît près de moi, avait été se divertir à la guerre, et je mis à la voile par un bon vent.

Notre petite flottille n'éprouva pas d'accident. Notre traversée dura cinq jours. Je revoyais la côte de France près de la même ville où j'avais pris terre quinze ans auparavant, à mon retour d'Égypte. La fortune semblait me sourire comme alors je revenais de cette terre de la gloire, pour relever ses aigles, et lui rendre son indépendance.

Je débarquai sans obstacle. Je me retrouvai en France. Je revenais malheureux. Mon cortège ne consistait qu'en un petit nombre d'amis et de frères d'armes qui avaient partagé avec moi le bonheur et l'adversité. Mais c'était une raison pour attirer le respect et l'amour des Français.

Je n'avais point de plan déterminé, parce que je n'avais que des données vagues sur l'état des choses. J'attendais mes décisions d'événemens. J'avais seulement quelque parti pris pour des cas probables.

Je n'avais qu'une seule route à tenir, parce qu'il me fallait un point d'appui. Grenoble était la place forte la plus voisine. Je marchai donc sur Grenoble aussi vite que possible, parce que je voulais savoir à quoi m'en tenir sur mon entreprise. L'accueil que je reçus sur ma route dépassa mon attente, confirma mon projet. Je vis que la portion du peuple, qui n'était corrompue ni par des passions ni par des intérêts, conservait un caractère mâle et l'humiliation blessait.

Je découvris enfin les premières troupes qu'on avait fait marcher contre moi; c'était de mes soldats. Je m'avancerais sans craindre tant j'étais sûr qu'ils n'oseraient faire feu sur moi. Ils voyaient leur empereur marchant à la tête de ces vieux maîtres de la guerre qui leur avaient si souvent tracé le chemin du combat. J'étais même encore, puisque je leur rapportais l'indépendance avec moi, les aigles.

Qui n'aurait pu croire que des soldats français balanceraient un moment entre des sermens officiels prêtés sous les drapeaux de l'étranger, et la foi qu'ils avaient jurée à celui qui venait pour affranchir leur patrie?

Le peuple et les soldats me reçurent avec les mêmes cris de joie. Je n'avais que des cris pour cortège; mais ils valaient mieux que toutes les pompes, car ils me promettaient le trône.

Je m'attendais à trouver quelque résistance de la part des royalistes; mais je me trompais: ils ne m'en opposèrent aucune. J'entrai dans Paris sans les appercevoir, si ce n'est aux fenêtres. Jamais entreprise, plus téméraire en apparence, ne couta moins de peine à exécuter: c'est qu'elle était conforme au vœu de la nation, et que tout devient facile quand on suit l'opinion.

La révolution fut terminée en vingt jours, sans avoir coûté une seule goutte de sang. La France avait changé d'aspect. Les royalistes allèrent crier au secours chez les alliés. La nation rendue à elle-même reprit de la fierté. Elle était libre, puisqu'elle venait de le faire, en me replaçant sur le trône, le plus grand acte de spontanéité.

appartienne aux peuples. Je n'y étais aisé que par son vuide. Je ne l'aurais pas conquise avec mes six cents soldats. Elle ne redoutait plus comme prince. Elle m'aimait comme son sauveur. La grandeur de mon entreprise avait effacé mes revers ; elle m'avait rendu la confiance des Français. J'étais de nouveau l'honneur de mon choix.

Mais aussi la totalité d'une nation ne s'est exposée à la situation la plus dangereuse avec tant d'abandon et d'intrépidité. Elle n'a calculé ni le péril ni les conséquences, l'amour de l'indépendance enflammait ce peuple, que l'histoire placera avant tous les siècles.

J'avais refusé la paix qu'on m'offrit à Chatillon, parce que je ne voulais pas sur le trône de France, et qu'elle me faisait descendre trop bas. Mais je pouvais accepter celle qu'on avait accordée aux Français, parce que je venais de l'île d'Elbe, et l'on peut s'arrêter quand on monte ; jamais quand on descend.

Je crus que l'Europe, étonnée de mon retour et de l'énergie du héros français, craindrait de recommencer la guerre avec un homme dont elle voyait la témérité, et avec un homme dont le caractère était plus fort, à lui seul, que toutes ses armées.

Il en aurait été ainsi, si le congrès eût été séparé, et que nous nous fussions traités avec les souverains un à un. Mais leur amour-propre s'échauffa parce qu'ils étaient en présence ; et mes efforts pour maintenir la paix n'aboutirent à rien.

Je n'aurais dû prévoir ce résultat, et profiter du premier élan du héros, pour montrer à quel point nous étions redoutables. L'ennemi aurait pâli devant notre audace. Il ne vit que la faiblesse de mon tâtonnement. Il avait raison, car je n'agissais plus d'après mon caractère.

Mon attitude pacifique endormit la nation, parce que je lui faisais croire que la paix était possible. Des-lors mon système de résistance fut perdu, parce que les moyens de résistance restèrent au-dessous du danger.

Il fallait recommencer une révolution pour me donner toutes les forces qu'elles créent. Il fallut remuer toutes les passions, et profiter de leur aveuglement ; sans cela je ne pouvais pas sauver la France.

Je n'aurais été quitte pour regarder cette seconde révolution, si je ne l'avais faite de la première ; mais je n'ai jamais aimé les révolutions, parce qu'il n'y a point de bride pour les mener et je me suis trompé en croyant qu'on pouvait défendre les Thermopyles en chargeant les autres en douze temps.

Il fallait donc faire pendant une partie de cette révolution, com-

me si je n'avois pas su que les demi-partis ne valent rien. J'offra à la nation de la liberté, parce qu'elle se plaignait d'en avoir manqué sous mon premier règne. Cette liberté produisit son effet ordinaire : elle mit les paroles à la place des actions. La caste impériale se dégoûta, parceque j'ébranlais le système auquel elle a été attaché ses intérêts. La foule de la nation leva les épaules, parce qu'elle se soucie fort peu de la liberté. Les Républicains me faisaient de mon allure, parce qu'elle n'étoit pas dans ma nature.

Je mis ainsi la désunion dans l'état. Je m'en appercus ; mais je comptois sur la guerre pour le rallier. La France venait de se relever avec tant de fierté ; elle avoit montré tant de mépris pour l'étranger ; sa cause étoit si juste (puisque c'étoit le droit le plus sacré des nations, que j'espérois voir prendre les armes à tout le peuple par un seul cri d'honneur et d'indignation ; mais il étoit trop tard.

Je sentis le danger de ma position. Je mesurai l'attaque et la défense. Elles n'étoient pas en proportion. Je commençai à me défier de mes moyens ; mais ce n'étoit pas le temps de le dire. Par un hasard malheureux ma santé se dérangea aux approches du dernier ordre. Je n'avois plus qu'une ame ébranlée dans un corps souffrant. Les armées s'avançoient. Dans la mienne, il n'y avoit du dévouement et de l'enthousiasme dans le soldat. Mais il n'y avoit plus dans leurs chefs. Ils étoient fatigués ; ils n'étoient plus jeunes ; ils avoient beaucoup fait la guerre ; ils avoient des terres et des palais. Le roi leur faisoit leurs fortunes et leurs palais. Ils venoient comme des aventuriers, les risquer de nouveau avec moi. Ils recommençoient leur carrière, et quelqu'un d'eux qu'on ait pour la vie, ou n'aine pas à y repasser deux fois ; c'étoit peut être trop exiger de la nature humaine.

Ja partis pour le Quartier-Général, seul contre le monde entier, j'essayai de le combattre. La victoire nous fut fidele le premier jour, mais elle nous trompa le lendemain. Nous fûmes vaincus, et la gloire de nos armes vint finir dans les mêmes champs où elle avoit commencé vingt trois ans auparavant.

J'aurais pu me défendre encore, car mes soldats ne m'auraient pas abandonné ; mais on n'en vouloit qu'à moi seul. On demandoit aux Français de me livrer aux ennemis : c'étoit leur dernier ou leur lâcheté pour les forcer à se battre. Je ne valois pas un si grand sacrifice. C'étoit à moi à me donner. Je n'avois pas à en faire choix. Décidé à me rendre aux ennemis, j'espérois qu'ils se contenteroient de l'étage que j'allais mettre dans leurs mains, et qu'ils placeroient la couronne sur la tête de mon fils.

Il étoit impossible de mettre cet enfant sur le trône en 1814 ; la chose étoit je crois convenable en 1815. Je n'en dis pas les motifs ; l'avenir les dévoilera peut-être.

Je n'ai quitté la France qu'au moment où l'ennemi s'est ap-
proché de ma retraite.

Tant qu'il n'y eut que des Français autour de moi, j'ai voulu
être au milieu d'eux seul et désarmé, c'étoit là dernière preuve
de confiance et d'affection que je pouvois leur donner. C'étoit
un grand témoignage que je rendois à leur loyauté à la face du
monde.

La France a respecté dans moi le malheur jusqu'au moment où
j'ai quitté pour jamais son rivage. J'aurois pu passer en Améri-
que et promener ma défaite dans le nouveau monde ; mais après
avoir régné sur la France, il ne falloit pas avilir son trône en cher-
chant d'autre gloire.

Prisonnier sur un autre hémisphère, je n'ai plus à défendre que
l'opinion que l'histoire me prépare : elle dira qu'un homme
pour lequel tout un peuple s'est levé, ne devoit pas être si dé-
servi de mérite que ses contemporains le prétendent.